

LES

FRELONS

PAR

ERNEST CAPENDU



PARIS

A LA LIBRAIRIE THÉÂTRALE

14, RUE DE GRAMMONT

1861

— Représentation, reproduction et traduction réservées. —

241.803 - B Th.

LES FRELONS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Impérial
de l'Odéon, le 24 janvier 1861.



PERSONNAGES

-0-0-

NAIGELIN.....	MM. TISSERANT.
VALORY.....	PIERRON.
JOLIBOIS.....	THIRON.
LÉON CHASTEL.....	IEVRE.
FRESNOY.....	REY.
PAUL.....	ARMAND.
HENRI MELVAL.....	DUBARRY.
ISIDOSE PÉCQUEUX.....	ROGER.
UN GARÇON DE BANQUE.....	BRIZART.
AUGUSTE, domestique.....	ERNEST.
JOSÉPHINE RAYMOND.....	M ^{mes} RAMELLI.
JULIETTE.....	DEPAY.
LOUISE.....	DUCHENAY.
MADAME FBESNOY.....	BERTIN.



LES FRELONS

ACTE PREMIER

La salle à manger de M. Fresnoy. — Porte ouvrant sur le magasin. — Porte latérale à gauche donnant dans les appartements de M. Fresnoy. — Porte à droite donnant à l'extérieur. — Petit bureau dans l'angle, au deuxième plan, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉON, JULIETTE, FRESNOY, MADAME FRESNOY, JOSÉPHINE. *Ils déjeunent tous quatre. Deux couverts sont libres sur la table. Au milieu, Léon écrit assis devant un petit bureau à gauche. HENRI et ISIDORE sont dans le magasin du fond. Henri écrit sous la dictée d'Isidore, qui appelle des pièces de soieries. Un garçon de magasin aide celui-ci. Puis JOLIBOIS.*

ISIDORE, *appelant et rangeant les pièces d'étoffes au fond.*

Numéro 6130. Trente trois mètres taffetas noir cuit, à huit soixante-quinze.

HENRI, *répétant en écrivant.*

Huit soixante quinze!

FRESNOY, *à sa femme.*

Madame Fresnoy! donne-moi donc à boire.

JULIETTE, *lui passant la bouteille.*

Voici le vin, papa.

ISIDORE, *continuant.*

Numéro 3212. Trente mètres moire antique blanche, à quinze vingt cinq!

MADAME FRESNOY.

Léon, viens donc déjeuner.

LÉON.

Non, merci, je n'ai pas faim.

JOLIBOIS, *entrant par la porte latérale de droite et s'arrêtant sur le seuil.*

On peut entrer ?

FRESNOY.

Tiens ! Jolibois !

JOLIBOIS, *saluant.*

Mesdames... mademoiselle...

FRESNOY.

Venez-vous nous demander à déjeuner ? Nous nous mettons à table.

JOLIBOIS, *refusant.*

Grand merci !...

MADAME FRESNOY.

Juliette, fais mettre un couvert !

JULIETTE, *se levant.*

Oui, maman.

JOLIBOIS, *la faisant rasseoir.*

Mille grâces, madame ! ne vous dérangez pas, mademoiselle ! Il m'est impossible de reconnaître votre amabilité et acceptant. Mes minutes sont comptées (A Léon). Bonjour, Léon !

LÉON.

Bonjour, mon cher !

FRESNOY, *à Jolibois.*

Si vous avez des affaires à couler ce matin, je n'insiste pas.

JOLIBOIS.

Oh ! ce n'est pas précisément les affaires qui me réclament aujourd'hui, c'est le plaisir.

LÉON.

Aht

JOLIBOIS.

Tel que vous me voyez, je me prépare à aller rejoindre des amis qui m'attendent au Café Anglais pour déjeuner joyeusement. C'est un pari que j'ai gagné aux dernières courses.

LÉON, *vivement, en se levant.*

Ab! vous avez été aux courses?

JOLIBOIS.

Mais oui! Je ne manquerais pas l'ouverture de la saison pour cent louis (*bas à Léon*). Viendrez-vous aujourd'hui?

LÉON, *avec humeur et bas.*

Eh! le moyen? Je suis rivé ici comme le seif à la glèbe! Ah! si j'étais mon maître! (*Il va s'asseoir près de la table à gauche.*)

FRESNOY.

Asseyez-vous donc, Jolibois.

MADAME FRESNOY, *à Jolibois.*

Vous êtes heureux, monsieur Jolibois, de pouvoir mener de front le plaisir et les affaires.

JOLIBOIS, *s'asseyant à l'extrême droite.*

Qu'est-ce que vous voulez? Quand je passerai mes plus belles années au fond de mon magasin, à quoi cela m'avancera-t-il? Ne faut-il pas jouir un peu de la vie, quand on est jeune?

FRESNOY.

Oui, mais il faut surtout travailler au printemps pour pouvoir se reposer à l'automne.

JOLIBOIS, *riant.*

Ah! oui, les vieilles idées! Tout cela a fait son temps, mon très-cher! Autrefois on travaillait quarante années de sa vie pour arriver à amasser, sou par sou, les trois mille livres de rente de rigueur. Aussi, qu'en résultait-il?... C'est que le marchand demeurait, jusqu'à sa mort, dans le cadre étroit du petit commerce. Aujourd'hui, heureusement, grâce au progrès de l'intelligence, il n'en est plus ainsi! Le commerce

a relevé la tête. Il a compris qu'il pouvait faire son entrée dans le monde et prendre sa part des plaisirs tout comme les autres. Aujourd'hui on travaille moins et on gagne plus; on partage ses journées entre les affaires sérieuses et les distractions aimables. On ne marche plus! — on roule en carrosse; — on remue les millions, on a la fièvre, c'est vrai! mais au moins on se sent vivre!

FRESNOY.

C'est possible! mais pour ceux qui vont à pied la chute est moins probable que pour ceux qui vont en voiture!

JOLIBOIS.

Erreur!... ceux dont vous parlez sont écrasés par les autres.

MADAME FRESNOY.

Et pendant une pierre peut faire verser l'équipage, et cette pierre, c'est la faillite.

JOLIBOIS.

Oh! la faillite! c'est comme les accidents de chemins de fer, cela!

FRESNOY.

Oui! on finira par s'habituer aux uns comme aux autres, n'est-ce pas?...

JOLIBOIS.

Non! mais tous les convois ne dérayent pas! et pour un qui reste en route, dix mille arrivent au but sans malheur. D'ailleurs, il faut bien sacrifier aux goûts de son époque, et le luxe!...

FRESNOY.

Le luxe, c'est le plaisir des autres!

JOLIBOIS, assis.

Comptez-vous donc pour rien les jouissances de l'amour-propre?

FRESNOY.

Je préfère les jouissances du cœur. Le luxe, comme je l'entends, moi, consiste à faire plaisir à autrui, mais dans

un autre sens. J'aime à voir heureux ceux qui m'entourent, j'aime à obliger mes amis, j'aime à secourir ceux que je vois souffrir. Voilà mon luxe à moi, et il vaut bien le vôtre ! Les larmes qui obscurcissent les yeux de ceux qui me remercient flattent bien autrement mon cœur que l'envie qui brillerait dans les regards de ceux qui me verraient passer !

MADAME FRESNOY, *émue, prenant la main de son mari.*

Mon ami !

JULIETTE, *se jetant au cou de son père.*

Père ! que je t'aime !

FRESNOY, *à Jolibois.*

Dites donc, Jolibois ! croyez-vous que mon amour-propre n'ait pas aussi son compte ? *(Il montre sa fille.)*

JOLIBOIS.

Sans doute, sans doute ; je respecte parfaitement vos idées ; mais si je sacrifie aux plaisirs, si ma maxime est de s'amuser quand on est jeune, cela ne m'empêche pas de veiller à mes affaires et de payer mes dettes. En voici la preuve. Mon cher ami, vous aviez eu l'obligeance de me prêter quatre mille francs pour ma fin de mois, je devais vous les rendre le 5 avant onze heures ; nous sommes le 5, il est dix heures trois quarts, voici votre argent.

MADAME FRESNOY, *à Joséphine,*

Qu'as-tu donc ? Tu ne parles pas !

JOSÉPHINE, *bas.*

Qu'est-ce que tu veux ? Je n'aime pas cet homme-là, moi !

MADAME FRESNOY.

Monsieur Jolibois ?

JOSÉPHINE.

Ton mari a tort d'avoir confiance en lui.

MADAME FRESNOY.

Mais c'est un honnête homme !

JOSÉPHINE.

Ah ! ce que j'en dis, c'est pour vous !

FRESNOY.

Voici votre reçu. Ce diable de Jolibois est exact comme une addition.

JOLIBOIS.

Mon cher, l'arithmétique est la conscience du commerce.

FRESNOY.

C'est très-juste ce que vous dites là. Eh bien ! croiriez-vous que je n'ai jamais pu fourrer cette belle maxime dans la tête de Paul, le frère de Léon !

JOLIBOIS.

Bah !

FRESNOY.

Ce garçon là n'est bon à rien.

JULIETTE.

Oh ! papa.

MADAME FRESNOY.

C'est singulier, mon ami. Toi, si indulgent pour tout le monde, tu es d'une sévérité pour ce pauvre Paul !...

JULIETTE, *bas à Léon.*

Mais défendez donc votre frère.

LÉON, *froidement.*

Mais, mon cher tuteur, Paul vous aime.

FRESNOY.

Il m'aime ! il m'aime ! la belle affaire ! Il ne manquerait plus qu'il me détestât après ce que j'ai fait pour lui !

ISIDORE, *toujours au fond, à Henri.*

En tout, cinquante-six pièces.

HENRI, *se levant et descendant.*

C'est cela ! Dites à Joseph de faire le ballot.

ISIDORE.

Oui, monsieur.

LÉON, *bas à Jolibois.*

A quelle heure déjeunez-vous ?

JOLIBOIS.

A midi.

LÉON.

Je tâcherai de m'échapper !

HENRI.

Le livre d'expédition pour le chemin de fer, monsieur Léon ?

LÉON.

Il est sur mon bureau.

HENRI, *bas.*

Si vous avez à sortir, ne vous gênez pas. Je resterai au magasin, et monsieur Fresnoy ne s'apercevra de rien.

LÉON.

Quoi ! vous voudrez bien ?

HENRI.

Parbleu, c'est tout simple.

JOLIBOIS, *qui causait avec Fresnoy.*

Fresnoy, vous me feriez six mille francs pour la fin du mois. La somme est un peu forte... mais elle ne vous gênerait pas et vous me rendriez un véritable service.

FRESNOY.

Je ne dis pas non... nous verrons.

JOLIBOIS.

Merci. Nous en recauserons et je vous réglerais en trois échéances. Je me sauve... je n'ai que le temps d'arriver... Mon cher Fresnoy, mesdames, mademoiselle !

LÉON, *bas à Jolibois.*

J'irai ! attendez-moi ! (*Jolibois sort.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins JOLIBOIS.

FRESNOY.

Henri! venez donc déjeuner!

HENRI, *qui est retourné écrire.*

Je termine la facture.

FRESNOY.

Alors, ces marchandises-là pourront partir ce soir?

LÉON, *qui a pris son chapeau.*

Ouj, je vais passer au roulage donner l'ordre d'envoyer prendre le ballot.

MADAME FRESNOY.

Tu l'en vas sans déjeuner?

JOSÉPHINE.

Oh! il déjeunera, va... ne t'inquiète pas...

LÉON, *vivement.*

Il faut que je voie ce matin le syndic de l'affaire Bertrand.

FRESNOY.

Tu n'as pas de chance avec ce syndic-là. Voici dix fois que tu cours après lui sans pouvoir l'attraper.

LÉON.

Aussi je veux le voir aujourd'hui, dussé-je l'attendre au tribunal de commerce, ce qui pourra me retenir plus longtemps que je ne voudrais.

JOSÉPHINE, *à part.*

Oui, jusqu'à demain matin...

JULIETTE.

Est-ce que vous irez au-devant de votre frère, Léon?

LÉON.

Mais... je ne sais si je pourrai...

FRESNOY.

Pourquoi faire ? Il est toujours sur le point d'arriver et il n'arrive jamais, celui-là.

MADAME FRESNOY.

Peut-être la mer aura-t-elle été mauvaise...

FRESNOY.

Ou plutôt s'amuse-t-il à Cherbourg avec ses amis.

JOSÉPHINE.

Ah ! c'est bien sûr.

FRESNOY.

Va à tes affaires, mon ami, va, et dépêche-toi. Les Anglais ont raison, le temps, c'est l'argent.

LÉON.

Au revoir. (*Il sort vivement.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins LÉON.

FRESNOY, *sonnant.*

Mais venez donc, Henri !

HENRI, *écrivant.*

Dans cinq minutes, monsieur.

FRESNOY, *souriant.*

Ce garçon-là ! on ne ne peut jamais l'arracher à la besogne !

JOSÉPHINE.

Oh ! c'est bien vrai !

MADAME FRESNOY, *à son mari, qui sonne de nouveau.*

Qu'est-ce que tu veux ?

FRESNOY.

Je veux mon café ! voilà deux fois que je sonne Louise. Qu'est-ce qu'elle fait donc ?

JOSÉPHINE, *avec aigreur.*

Louise? oh! elle doit pleurnicher dans quelque coin, suivant sa coutume.

JULIETTE.

Le fait est que je ne sais pas ce qu'elle a; mais depuis quinze jours qu'elle est entrée à notre service, je la surprends, à chaque instant, les yeux rougis et le mouchoir à la main.

FRESNOY, *sonnant encore.*

Ah! c'est que la pauvre femme ne manque pas de chagrins. Elle m'a conté cela. Il paraît que son mari avait une petite position et qu'ils ont tous deux essuyé des malheurs.

JOSÉPHINE.

Ils auront tout croqué. (*Fresnoy sonne.*) Oh! elle ne viendra pas... elle ne vient jamais...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LOUISE. (*Elle est tout en pleurs et sanglote en parlant.*)

LOUISE.

Monsieur a sonné?

FRESNOY.

Parbleu! trois fois encore.

LOUISE, *pleurant.*

Monsieur m'excusera, mais c'est que mon mari est venu ce matin... et quand nous nous revoyons... ça nous déchire le cœur! Nous ne pouvons pas nous habituer à vivre séparés.

MADAMME FRESNOY.

Pauvres gens!

JOSÉPHINE.

Eh bien! mon café. (*Louise passe la cafetière à Joséphine, remporte le sucrier, qu'elle met sur l'étagère au fond, mange*

un morceau de sucre tout en pleurant.) Eh bien!.. et le sucre?
(*Louise pleure.*)

FRESNOY.

Voyons, il faut savoir supporter les mauvais jours. Je sais bien que la résignation n'est pas le contentement, mais elle y mène.

LOUISE.

Ah! quand on a été établi, quand on a eu son chez soi, c'est bien dur, allez, de se remettre chez les autres!

FRESNOY.

Oui, cela est vrai; mais enfin ce n'est pas ma faute.

LOUISE, *de même.*

Je sais bien! monsieur est si bon! mais c'est égal! ce n'est pas encore tant ma liberté que je regrette, c'est d'être séparée de mon mari, de mon pauvre Auguste! Il pleure encore plus que moi! Enfin! c'est pour nos enfants que nous nous sacrifions. C'est pour les élever, pour leur donner du pain.

JOSEPHINE.

Ah! mon Dieu! Juliette, donne donc le sucre? (*Juliette passe le sucre.*)

FRESNOY, *ému.*

Je sais que vous êtes de braves gens, et je voudrais pouvoir vous aider... j'ai déjà augmenté vos gages, mais je ne puis prendre votre mari ici, je n'ai pas besoin d'un domestique.

JULIETTE, *bas.*

Père, si tu prenais un second garçon de magasin pour aider Joseph...

FRESNOY, *d sa femme.*

Dame! qu'en penses-tu?

MADAME FRESNOY.

Ils s'aiment tant et ils sont si malheureux!

FRESNOY.

C'est que Joseph suffit parfaitement à lui tout seul.

JOSÉPHINE, à madame Fresnoy.

Ne te laisse donc pas attendrir comme cela ! c'est ridicule !
Est-ce que cela te regarde le malheur de ces gens-là ?

MADAME FRESNOY.

Mais ils souffrent.

LOUISE, pleurant très-fort.

Je vais dire adieu à mon mari !

FRESNOY, brusquement.

Voyons ! où est-il votre mari ?

LOUISE.

Il est là, monsieur !

FRESNOY.

Eh bien, dites-lui que je le prends chez moi, là ! Il entrera
ici aujourd'hui même comme garçon de magasin... Je n'en
avais pas besoin d'un second, mais je ne veux pas vous voir
pleurer comme ça du matin au soir !

LOUISE.

Quoi ! monsieur consent ?

FRESNOY.

Oui, oui ! allez le lui dire, mais ne me remerciez pas,
je n'aime pas cela !

JULIETTE, à son père.

Que tu es bon !

LOUISE, essuyant ses yeux.

Ah ! monsieur ! monsieur !... Monsieur peut bien dire qu'il
aura chez lui deux êtres qui lui seront dévoués jusqu'à la
mort ! qui se mettraient au feu pour lui et les siens.

FRESNOY.

Mon Dieu ! je n'en demande pas tant !

LOUISE, à Juliette, s'arrêtant de pleurer.

Mam'zelle, voulez-vous ôter le couvert ? (Elle sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins LOUISE.

JOSÉPHINE, *qui causait avec madame Fresnoy.*

Qu'est-ce que tu veux? je n'aime pas cette femme-là, je la crois fausse. Au reste, ce que je t'en dis c'est toujours pour vous, car, dans ma position, il ne m'appartient pas...

MADAME FRESNOY.

Mais, ma chère Joséphine, ta position ici est celle d'une amie que je suis heureuse d'avoir près de moi.

JOSÉPHINE.

Aussi, n'est-ce que ton intérêt qui me fait parler, et quand je vois ton mari se créer une nouvelle charge en prenant chez lui cet homme dont il n'a pas besoin, cela me fait de la peine. Ah! Louise n'a pas manqué son coup avec ses pleurnicheries.

MADAME FRESNOY.

Je crois que tu la juges mal. D'ailleurs, tu sais comment est monsieur Fresnoy?

JOSÉPHINE.

Ton mari? c'est un ange! je ne te le répéterai jamais assez.

FRESNOY, *à Henri qui se met à table.*

Ah! vous quittez le travail, enfin! c'est bien heureux!

JOSÉPHINE.

Ah! monsieur Henri est un modèle d'activité et d'ordre.
(*On sonne au magasin.*)

HENRI, *se levant vivement.*

On a sonné au magasin.

FRESNOY.

Eh bien! les commais y sont!

HENRI.

Ah! je ne suis tranquille que lorsque je suis là! (*Il sort.*)

MADAME FRESNOY.

Allons ! il ne déjeunera pas encore aujourd'hui.

JOSEPHINE.

Aujourd'hui comme hier, comme les autres jours. Il n'arrête pas, ce pauvre jeune homme !

FRESNOY.

C'est une justice à lui rendre. Henri est un commis comme on n'en rencontre plus. C'est une perle que ce garçon-là.

JOSEPHINE.

Et il vous aime !

MADAME FRESNOY.

C'est bien naturel ! tout ce qu'il sait, c'est mon mari qui le lui a appris. Entré ici comme petit commis, il y a dix ans, Henri est maintenant caissier avec de beaux appointements, et tu lui as promis un intérêt dans la maison ; mais c'est une bonne nature. Henri se rappelle qu'il te doit tout, mon ami, et il cherche à s'acquitter par son zèle.

FRESNOY.

C'est un garçon de cœur en qui j'ai toute confiance.

JOSEPHINE.

Et qui le mérite !

FRESNOY.

Quant à me devoir tout, il y en a bien d'autres qui me doivent tout, et Dieu sait comment j'en suis payé !

JULIETTE, *vivement*.

Oh ! ce n'est pas pour monsieur Léon que tu dis cela !

FRESNOY.

Pour Léon ? oh non, certes ! mais c'est pour son frère, cette mauvaise tête de Paul.

MADAME FRESNOY.

Encore ?

FRESNOY.

Je n'aime pas les ingrats, et Paul est un ingrat...

JOSÉPHINE.

C'est bien mon avis !

JULIETTE.

Oh ! papa, encore une fois ne dis pas cela !

SCÈNE VI

FRESNOY, MADAME FRESNOY, JOSÉPHINE, JULIETTE,
NAIGELIN.

NAIGELIN, *qui a entendu.*

Ta fille a raison, ne dis pas cela !

MADAME FRESNOY, *se levant.*

Monsieur Naigelin !

JULIETTE, *courant à Naigelin.*

Bonjour, parrain !

NAIGELIN, *l'embrassant.*

Bonjour, mon enfant ! (*Donnant la main à madame Fresnoy.*) Cela va bien ? (*Saluant froidement Joséphine.*) Madame !

JOSÉPHINE.

Monsieur !

FRESNOY.

Comme te voilà frais et dispos ! ce n'est pas la peine de te demander des nouvelles de ta santé, hein ? Dieu me pardonne ! il semble que tu rajeunisses.

NAIGELIN.

Rajeunir, moi ! j'en serais parbleu bien fâché ! J'ai soixante ans passés, mon cher, et je ne voudrais pas avoir vingt ans de moins.

FRESNOY, *riant.*

Oui ! ils sont trop verts !

NAIGELIN, *riant.*

Qui ça ?... mes soixante ans ?...

FRESNOY.

Non ! mais les vingt ans de moins que tu ne voudrais pas avoir.

NAIGELIN.

Ta ! ta ! ta ! ne vas-tu pas, toi aussi, calomnier la vieille-lesse ?... La vieille-lesse, c'est tout simplement la plus belle époque de l'homme, au moral comme au physique.

FRESNOY.

Allons donc ! j'en sais bien quelque chose, peut-être ?... Et tu oublies les infirmités qui viennent !

NAIGELIN, *vivement*.

Et toi, les passions qui s'en vont !... Ne les comptes-tu pour rien, ces scélérates de passions qui nous tyrannisent, nous poussent, nous harcèlent pendant les deux tiers de notre existence, qui nous mènent par le bout du nez comme de grands imbéciles que nous sommes, et qui nous font faire sottises sur sottises !

JOSÉPHINE.

Vicil égoïste !

NAIGELIN.

Ne t'en déplaie, je préfère la goutte et les rhumatismes ! Avec les unes on use son cœur, son âme, son corps et son esprit ; avec les autres, on n'use que sa patience et le savoir de ses médecins.

FRESNOY.

Laisse-moi donc tranquille, avec ta belle philosophie ! C'est comme si tu disais que les perruques valent mieux que les cheveux ; qu'avec les lunettes on voit mieux qu'avec les yeux, et que les jambes d'invalides sont meilleures que les jambes de quinze ans !...

NAIGELIN.

Eh bien, certainement que je le dis ! Tu crois que je plaisante ? ma foi, non ! Avec ma perruque, j'ai plus chaud et j'évite les coups d'air. Mes lunettes me préservent des ophthalmies ; et, quant à mes jambes de quinze ans, agiles et remuantes, je ne les regrette guère. Elles ont été pendant trop longtemps au service de dame nécessité, qui est, je le confesse, une vilaine et impérieuse maîtresse. Main-

tenant, elles se contentent de me porter doucement, sagement, d'accomplir de petites promenades, de me faire jouir d'aimables flâneries ; et quand elles sont fatiguées, eh bien ! je leur paye l'omnibus.

JOSÉPHINE.

Vieil avare!!...

MADAME FRESNOY, *riant*.

Monsieur Naigelin a raison.

JULIETTE.

Certainement!

NAIGELIN.

Vois-tu, quand j'entends répéter autour de moi des phrases toutes faites comme celles-ci : Triste vieillesse, heureuse enfance ! je hausse les épaules. Est-ce que l'enfance est heureuse, par hasard ? Mais l'enfant passe les trois quarts de sa journée à pleurnicher : tout est sujet de peine pour le pauvre petit ! mais on ne pleure jamais tant que dans l'enfance et jamais moins que dans la vieillesse ! Quand l'homme arrive au déclin de la vie, appuyé sur les amis que la loyauté et l'honneur ont soudés à lui, il vit calme, souriant et tranquille au milieu de la famille, qui grandit et prospère sous ses yeux : il est heureux. Voyons ! toi qui parles, connais-tu un bonheur qui puisse entrer en ligne de compte avec celui-là ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! dis-donc comme moi : Triste enfance et heureuse vieillesse.

JOSÉPHINE.

Quel vieux fou !...

FRESNOY, *souriant*.

Mais alors il doit manquer quelque chose à ton bonheur ; car tu es veuf et sans enfants, mon pauvre ami ; et je ne vois pas trop où est la famille qui grandit et prospère sous tes regards ?

NAIGELIN.

Aveugle ! ma famille est plus considérable que la tienne ; car ma famille, ce sont mes amis. Je n'ai pas d'enfants, dis-tu ? Eh bien ! mais, qu'est-ce que c'est donc que Juliette,

ma filleule? Est-ce que ce n'est pas un peu mon enfant, à moi? Est-ce qu'il n'y a pas dans mon cœur deux amours pour elle? Celui que je lui porte et celui que lui portait ma pauvre femme? (*A Juliette.*) Voyons! dis donc à monsieur ton père que tu es aussi ma fille!

JULIETTE.

Oh! je vous aime bien, allez!

NAIGELIN, *l'embrassant, et à Fresnoy.*

Tiens! encore un privilège de mon âge! et un autre privilège, ce sera d'arrondir sa dot avec ou sans ta permission. (*Fresnoy lui serre la main avec émotion.*)

JOSÉPHINE.

Ah! mon Dieu!

MADAME FRESNOY, *à Naigelin.*

Vous dinez avec nous, n'est-ce pas?

JOSÉPHINE.

Parbleu! toujours.

NAIGELIN.

Mais, à moins que vous ne me mettiez à la porte, j'y compte bien!

MADAME FRESNOY.

Viens-tu, Joséphine?

JOSÉPHINE.

A tes ordres; (*saluant Naigelin*) Monsieur... (*bas à madame Fresnoy, en sortant.*) Je n'aime pas cet homme-là, moi!

MADAME FRESNOY, *doucement.*

Prends garde; si l'on l'entendait, on croirait que tu n'aimes personne!

JOSÉPHINE.

Oh! je n'aime que toi, ta fille et ton mari. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VII

FRESNOY, NAIGELIN.

NAIGELIN, regardant Joséphine qui sort.

Dis-moi donc?...

FRESNOY.

Quoi?...

NAIGELIN.

Est-ce que cette madame Raymond, qui sort d'ici avec ta femme, va demeurer longtemps chez toi?...

FRESNOY.

Mais elle y restera tant qu'elle le voudra.

NAIGELIN.

Cependant, tu n'es pas, que je sache, son père, son frère, son oncle ou son cousin, pour continuer à l'héberger ainsi?

FRESNOY.

La pauvre femme est sans ressources. Elle s'est vue, à la mort de son mari, abandonnée à elle-même. Ma femme lui a ouvert notre maison; elle se rend utile ici, elle veille au ménage.

NAIGELIN.

C'est très-joli; mais à force d'habiter la maison, elle a fini par s'y croire chez elle et par recevoir ce que tu lui donnes comme si tout lui était dû. Je l'ai devinée, va! Elle est jalouse des moindres bienfaits que tu répands sur les autres. Elle déteste tous ceux qui t'aiment ou que tu aimes, et elle se croit tellement de ta famille que, lorsque tu offres un cadeau à ta femme et qu'elle n'en a pas sa part, elle fait la grimace.

FRESNOY.

Tu te trompes mon cher Naïge'in, madame Raymond est une excellente femme, et ne dis-tu pas, toi même, qu'il faut en vieillissant, s'entourer d'amis?

NAIGELIN.

Oui, sans doute, mais il faut savoir choisir. Les amis, c'est comme les champignons. Tous ont la meilleure apparence, mais pour un bon, dix mille mauvais !

FRESNOY.

Eh ! tu doutes toujours, toi !

NAIGELIN.

Eh ! tu ne doutes jamais, toi ! ainsi, par exemple, ton monsieur Jolibois, qui a commencé par t'emprunter deux cents francs, et qui maintenant t'en emprunte quatre mille...

FRESNOY, *vivement.*

Mais s'il emprunte, il rend exactement.

NAIGELIN.

Oui ! on commence toujours par-là !

FRESNOY.

Oh ! je t'arrête. Jolibois est peut-être un peu fou, un peu coureur de fêtes, mais c'est un garçon intelligent, honnête, un homme sur lequel on peut compter....

NAIGELIN.

Comme sur les hirondelles, qui viennent au printemps et s'en vont à l'hiver.

FRESNOY.

Ah ! tu calomnies l'espèce humaine, tu fais comme les autres. Dire du mal des hommes est devenu de nos jours une véritable rage !

NAIGELIN, *haussant les épaules.*

Ma parole d'honneur ! on dirait à t'entendre que tu n'as jamais rencontré d'ingrats sur la route.

FRESNOY.

Si, j'en ai rencontré !

NAIGELIN.

Ah ! tu avoues. C'est heureux.

FRESNOY.

Et Paul...

NAIGELIN, *l'interrompant et avec colère.*

Paul, dis-tu ? C'est Paul que tu accuses d'ingratitude ?

FRESNOY.

Oui, sans doute !

NAIGELIN.

Tu ne sais ce que tu dis !

FRESNOY.

Ah çà ! tu ne te rappelles donc pas ce que j'ai fait pour lui ?

NAIGELIN.

Si fait ; Paul et son frère Léon étaient orphelins tous deux. Ils n'avaient ni patrimoine, ni famille....

FRESNOY.

Si ! Léon avait un parrain, mais ce parrain ne s'est jamais occupé de son filleul, et un beau matin il est parti pour je ne sais où. Il y avait cinq ans que j'étais marié, nous n'avions pas d'enfant et je n'espérais plus en avoir : ma femme et moi nous nous sommes dit : Ces enfants-là seront les nôtres, ils seront nos fils d'adoption, et la naissance de notre fille, loin d'éloigner de nos cœurs les petits orphelins, fut un nouveau lien plus puissant qui nous attacha encore à eux, car nous ne vîmes dans cette bénédiction du ciel que la récompense de notre bonne action.

NAIGELIN.

C'est une brave pensée, et tu ne dois pas t'en repentir.

FRESNOY.

Ah ! si Paul avait suivi mes conseils !...

NAIGELIN.

Qu'est-ce que tu veux ?... Il n'avait pas la bosse du commerce, ce garçon ; ce n'est pas un crime, et il l'a si bien senti lui-même, qu'à quinze ans il est venu te supplier de ne pas contraindre plus longtemps sa nature.

FRESNOY.

Oui, et me déclarer qu'il voulait se faire marin... et il est parti, et il s'est embarqué!

NAIGELIN.

Il s'est embarqué!... Il ne pouvait pas naviguer rue Saint-Denis.

FRESNOY.

Tu dis que ce garçon-là n'est pas un ingrat?

NAIGELIN.

Où diable vois-tu de l'ingratitude là-dedans?

FRESNOY.

Mais n'avais-je pas basé toutes mes espérances sur une association future entre lui et son frère? Paul, l'aîné, aurait épousé ma fille: J'aurais trouvé une bonne petite femme de commerce pour Léon, et les deux ménages réunis auraient continué la maison Fresnoy! Et au lieu de comprendre mes vues, de s'y soumettre, monsieur s'en va courir les mers, visiter l'Amérique, les Indes, le Japon, je ne sais plus quoi; et nous le voyons tous les deux ou trois ans!... Et je n'ai pas le droit de dire que c'est un ingrat?

NAIGELIN.

Non, tu n'en as pas le droit! D'ailleurs, le mal est-il donc irréparable? Qu'est-ce qui t'empêche de trouver pour Léon la femme que tu voulais chercher, de lui céder ta maison et de marier Juliette à Paul?

FRESNOY.

Marier Juliette à Paul, moi? Le bel avenir pour elle, ma foi! avoir pour mari un homme qui, d'un moment à l'autre, la planterait là pour aller visiter les sauvages et se faire manger par les requins! Tu n'y songes pas!... Oui, je céderai ma maison à Léon; oui, je marierai Léon, mais ce sera avec Juliette!

NAIGELIN, étonné.

Avec Juliette?

FRESNOY.

Eh bien ! oui... Qu'est-ce que tu trouves à redire à cela ?

NAIGELIN.

Mon Dieu, Léon a de nombreuses qualités...

FRESNOY.

D'énormes !

NAIGELIN.

C'est, ainsi que tu le dis souvent, un honnête et intelligent travailleur. Il fera sa fortune, j'en réponds...

FRESNOY.

C'est déjà quelque chose, cela !

NAIGELIN.

Sans doute, mais...

FRESNOY.

Mais quoi ?

NAIGELIN.

Mais je trouve Léon un peu froid, un peu trop réservé. Il est fermé à double tour. On ne sait jamais si l'on a perdu ou gagné avec lui. Il calcule tout, le bon comme le mauvais... Enfin, je le crois ambitieux.

FRESNOY.

Tout cela, ce sont des mots. As-tu quelques griefs sérieux à articuler contre lui ?

NAIGELIN.

Aucun, et c'est ce qui me contrarie.

FRESNOY.

Ah ! voilà qui est fort !

NAIGELIN.

J'aime à trouver dans un jeune homme la jeunesse et ses défauts, et non les qualités d'un âge plus mûr. Vois Paul... quelle différence !

FRESNOY.

Ah çà, est-ce que tu crois que je sacrifie ma fille, par hasard ?

NAIGELIN.

Je ne dis pas cela.

FRESNOY.

Qu'est-ce que tu dis, alors ?

NAIGELIN.

Que Juliette ne doit épouser que celui qu'elle aime ou qu'elle aimera.

FRESNOY.

Eh bien ! elle aime Léon.

NAIGELIN.

Elle aime Léon ?...

FRESNOY.

Oui.

NAIGELIN.

Tu en es sûr ?

FRESNOY.

Très-sûr.

NAIGELIN.

Permetts-moi de douter.

FRESNOY.

Pourquoi ?

NAIGELIN.

Parce que, si tu crois qu'elle aime Léon, moi je crois qu'elle aime Paul.

FRESNOY.

Elle aime Paul comme un frère et Léon comme un mari.

NAIGELIN.

J'affirme le contraire !

FRESNOY.

Mais, entêté, puisque je te dis...

NAIGELIN.

Eh! qu'est-ce que cela me fait ce que tu me dis! D'ailleurs, Léon aime-t-il Juliette, lui?

FRESNOY.

Il l'adore.

NAIGELIN.

Ah çal cette union-là est donc décidée.

FRESNOY.

Oui! C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon mariage, et madame Fresnoy prétend que cela portera bonheur à Juliette de la fiancer ce jour-là. Dans trois mois, c'est la fin de mon année commerciale, je remets ma maison à Léon, et il épouse ma fille.

NAIGELIN, *lui prenant la main.*

Voyons, mon cher Fresnoy, puisqu'il en est temps encore, laisse-moi m'assurer que Juliette elle-même voit son bonheur dans ce mariage avec Léon; car, jusqu'à preuve du contraire, je maintiens qu'elle doit préférer Paul!

FRESNOY.

Eh bien! interroge-la et tu verras que je ne me suis pas trompé! Tiens, la voici justement.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JULIETTE. (*Elle les regarde curieusement et s'approche doucement.*)

JULIETTE.

Qu'est-ce que vous avez donc tous les deux? On dirait que vous complotez.

NAIGELIN, *souriant.*

Mon Dieu oui! nous complotons.

FRESNOY.

Et contre toi, encore!

JULIETTE.

Contre moi? vous voulez me faire une surprise! oh! dites vite! vite! qu'est-ce que c'est?

NAIGELIN.

Curieuse!

JULIETTE.

De quoi s'agit-il?

FRESNOY.

De choses gravés!

JULIETTE.

Ah!

NAIGELIN.

De choses excessivement graves.

JULIETTE, *riant.*

Vous m'effrayez!

FRESNOY.

On ne s'en douterait guère.

NAIGELIN.

Nous parlions de toi, de Paul et de Léon.

JULIETTE, *baissant les yeux, et un peu embarrassée.*

Ah!... et... vous disiez?

NAIGELIN.

Je disais, moi, que Paul devrait être ici depuis trois jours.

JULIETTE.

Cela est vrai.

NAIGELIN.

Et que ce retard m'inquiète...

FRESNOY.

Mais...

NAIGELIN, *bas.*

Laisse donc! (*A Juliette.*) Et j'ajoutais que, dans cette carrière aventureuse du marin, les accidents sont tellement fréquents, que...

JULIETTE, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu ! Est-ce qu'il serait arrivé malheur à Paul ?

NAIGELIN

Non, mon enfant, non, je l'espère du moins. (*Bas à Fresnoy.*) Tu vois ! (*A Juliette.*) Mais nous étions d'avis, ton père et moi, qu'il fallait nous réunir tous pour empêcher Paul de reprendre la mer et le forcer à être heureux en restant parmi nous.

JULIETTE.

Ah ! c'est une bonne pensée, cela, parrain !

NAIGELIN.

N'est-ce pas ?

JULIETTE.

Paul est si bon, que son absence est un chagrin pour tous ceux qui l'aiment, et il est aimé ici !

NAIGELIN, *bas à Fresnoy.*

Tu entends ? il est aimé ici. (*A Juliette.*) Et nous cherchions le moyen d'arriver à ce beau résultat...

JULIETTE, *réfléchissant.*

Ah ! c'est difficile ! Paul adore son métier.

NAIGELIN.

Voyons ! aide-nous un peu, toi ! cherche !

JULIETTE, *vivement.*

Une idée !

NAIGELIN.

Laquelle ?

JULIETTE.

Si, durant son congé, Paul se mariait à une femme qui l'aimât bien, il n'aurait pas le courage de la quitter, et il ne s'embarquerait plus !

NAIGELIN.

Bravo ! (*A Fresnoy.*) Qu'est-ce que tu en penses ?

FRESNOY.

Je pense que Paul ne demeurera à Paris que trois mois, et qu'il faudrait avoir une femme à lui présenter sans tarder.

JULIETTE.

Oh! j'ai ce qu'il lui faut!

NAIGELIN.

Toi?

JULIETTE.

Pour que nous réussissions, Paul doit épouser une jeune fille bien gentille, bien douce, bien aimable.

NAIGELIN.

C'est cela!

JULIETTE.

Qui apprécie ses excellentes qualités et le rende heureux comme il le mérite.

NAIGELIN.

Très-bien!... et cette jeune fille dont tu parles est-elle loin d'ici?

JULIETTE.

Tout près!

NAIGELIN.

Je la connais?

JULIETTE.

Vous la connaissez!

FRESNOY, inquiet.

Et le nom de cette jeune personne? Voyons! tu peux bien nous le dire.

JULIETTE.

Vous me garderez le secret?

NAIGELIN, heureux.

Oui, oui!

JULIETTE.

Eh bien c'est...

NAIGELIN.

C'est ?

JULIETTE.

Amélie Didier, la fille de notre voisin, ma compagne d'enfance.

NAIGELIN, *dont la physionomie a changé d'expression.*

Ah! c'est mademoiselle Didier que tu veux faire épouser à Paul?

JULIETTE.

Oui, certainement! N'est-ce pas que mon choix est heureux? Amélie est charmante! vous verrez! Elle et Paul feront un excellent ménage. Il y aura un bal, n'est-ce pas? Je serai demoiselle d'honneur! Amélie n'a pas de sœur et je suis sa plus intime amie! Je me charge de lui parler, de la décider! oh! quel bonheur!

FRESNOY, *bas à Naigelin.*

Eh bien ?

NAIGELIN, *avec humeur.*

Eh bien? qu'est-ce qui me prouve qu'elle aime Léon?

FRESNOY, *à Juliette.*

Oui, tu as raison, seulement il y a une petite difficulté.

JULIETTE.

Quelle difficulté?

FRESNOY.

C'est que la main d'Amélie est presque engagée à un autre.

JULIETTE.

A un autre? à qui donc?

FRESNOY.

A un garçon que nous aimons tous et auquel je porte le plus grand intérêt.

JULIETTE, *inquiète.*

Mais Amélie ne m'a rien dit.

FRESNOY.

Elle ne sait rien encore; tout est convenu seulement entre son père et moi.

JULIETTE, *très troublée.*

Mais enfin... qui donc épouse-t-elle?...

FRESNOY.

Un jeune homme qui dérangera peu le plan que tu viens de tracer, car il s'agit du frère de Paul, de Léon.

JULIETTE, *stupéfaite et cherchant à retenir ses larmes.*

Léon épouse Amélie?

FRESNOY.

C'est moi qui ai tout arrangé. Je ne pouvais faire un meilleur choix que celui de la fille de notre ami Didier.

JULIETTE, *étouffant, mais luttant.*

Sans doute, mon père, sans doute.

NAIGELIN.

Il y aura un bal, puisqu'il y a mariage, et tu seras demoiselle d'honneur... Le nom du mari seul est changé.

JULIETTE, *de même.*

C'est vrai.. mais...

FRESNOY.

Mais quoi?

JULIETTE, *balbutiant.*

J'ai peur... que Léon... ne soit pas heureux.

FRESNOY.

Comment? Amélie n'a-t-elle pas toutes les qualités que tu énumérais il y a cinq minutes?

JULIETTE.

Et Léon l'aime?

FRESNOY.

Je le crois.

JULIETTE.

Et... elle?

FRESNOY.

Ah! elle l'adore.

JULIETTE.

Alors... tout est pour le mieux.

FRESNOY.

Tu n'as pas l'air d'approuver cette union?

JULIETTE.

Si fait. Je crois qu'il s'entendront très-bien... Seulement Amélie a peut-être la tête un peu légère... elle est peut-être un peu impérieuse... elle gronde toute la journée... Et puis elle est coquette, très-coquette même... et sa mère lui reproche souvent de ne pas avoir d'ordre ni d'économie.

NAIGELIN.

C'était un joli cadeau que tu faisais à ce pauvre Paul.

JULIETTE, *se contenant à peine.*

Non, non... j'ai tort... j'étais injuste... pardonnez moi, j'ai très-mal à la tête... C'est le temps, vous savez... et puis je suis sujette aux migraines... Amélie est charmante... elle a un excellent cœur et fera la meilleure des femmes... Ainsi... Léon peut l'épouser... il sera très-heureux... Mais (*pleurant*) je vais retrouver ma mère... elle m'attend.

NAIGELIN, *de même.*

Tout ce que ton père vient de te dire n'est pas vrai. Nous voulions t'éprouver, lire dans ton cœur... si tu aimes Léon, eh bien, morbleu! tu l'épouseras.

JULIETTE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! parrain! que vous êtes bon!

FRESNOY, *bas.*

Es-tu convaincu maintenant?

NAIGELIN, *avec humeur.*

Dame! puis qu'il le faut... ah ça! tu l'aimes donc bien?

JULIETTE, *baissant la tête.*

Oui!

NAIGELIN.

Depuis longtemps?

JULIETTE.

Dame! je crois qu'oui.

FRESNOY.

Et tu ne m'avais rien dit, sournoise!

JULIETTE.

J'attendais qu'en m'interrogeât.

NAIGELIN.

Et... crois-tu que Léon t'aime?

JULIETTE.

Je l'espère...

NAIGELIN.

Ce qui signifie que tu en es sûre!

FRESNOY.

Eh bien! dans trois mois tu seras la femme de Léon, et Léon sera mon successeur!

ISIDORE, *qui est entré.*

Bah!

NAIGELIN, *à Juliette*

Allons trouver la mère; car il te faut son consentement aussi, à elle!

JULIETTE.

Oh! elle le donnera.

NAIGELIN, *à Fresnoy.*

Tu avais raison, je me rends; mais c'est égal! (*Ils sortent tous trois.*)

SCÈNE IX

ISIDORE, HENRI.

ISIDORE, *à Henri, qui paraît dans le magasin du fond.*

Monsieur Henri! Monsieur Henri!

HENRI.

Quoi ?

ISIDORE.

Une nouvelle ! le patron marie sa fille et se retire des affaires !

HENRI, *étonné.*

Hein ? quand cela ?

ISIDORE.

Dans trois mois, Léon sera son gendre et son successeur ; il vient de le dire, là, devant moi !

HENRI.

Ainsi, il cède cette maison toute entière à Léon ?

ISIDORE.

Dame ! puis qu'il lui donne sa fille ; sa maison sera la dot de mademoiselle Juliette, dites donc, ça doit vous contrarier un peu tout de même !

HENRI.

Moi ? pourquoi donc ?

ISIDORE.

Oh ! ne faites pas de cachoteries avec moi ? vous savez bien que je ne dis rien.

HENRI, *vivement.*

Vous n'avez rien à dire ! mais qu'est-ce que vous faites là ? au lieu de vous occuper des marchandises, vous passez votre temps à écouter ce que vous ne devez pas entendre ! Faites moi donc le plaisir de vous mettre à l'ouvrage et de gagner un peu l'argent que vous touchez !

ISIDORE.

C'est bon ! je ne dis plus rien.

HENRI, *à part.*

Ah ! cette maison serait pour un autre.

SCÈNE X

ISIDORE, seul, puis LÉON et JOLIBOIS.

ISIDORE, riant.

Que je gagne mon argent ! je travaillerai toujours trop pour les douze cents francs qu'on me donne. (*Voyant Léon.*) Tiens ! voilà l'autre ! il a l'air de mauvaise humeur ! (*Il passe dans le magasin du fond, et s'occupe, pendant la scène suivante, à ranger les étoffes.*)

JOLIBOIS, entrant en causant avec Léon.

Mon cher, vous avez tort ! vous gâtez tous vos plaisirs avec vos réflexions.

LÉON.

Eh ! puis-je ne pas les faire, ces réflexions que vous blâmez ! suis-je mon maître ? suis-je indépendant ? ne dois-je pas compte aux autres de mes moindres actions ?

JOLIBOIS.

Mais tout cela n'aura qu'un temps, et ce temps est limité, puisque, d'après ce que vous a laissé entrevoir monsieur Fresnoy, vous serez, dans trois mois, marié et établi.

LÉON, ironiquement.

Croyez-vous donc que monsieur Fresnoy n'aura pas toujours l'œil sur mes affaires et sur ma manière de vivre ? Je serai toujours en tutelle, et je me marierai sans avoir goûté les plaisirs de la vie de garçon !

JOLIBOIS.

Qu'est-ce que cela fait ? vous vous amusez après. Est-ce que je ne suis pas marié, moi ? est-ce que je me prive de plaisirs ?

LÉON.

Madame Jolibois vous laisse libre.

JOLIBOIS.

Et Juliette s'occupera de votre maison, ce sera tout profit. D'ailleurs, qui sait? Peut-être adorerez-vous votre femme.

LÉON.

Mon Dieu, Juliette est loin de me déplaire. Elle est jolie, elle est aimante, elle a de nombreuses qualités. Oui, mais vous ne savez pas, mon cher, ce qui se passe en moi! Je sens là un besoin impérieux de faste, de luxe, de plaisir qui me poursuit sans cesse! Ai-je à sortir? j'oublie les clients que je dois voir, et je me dirige malgré moi vers ces quartiers bruyants où l'élégance éclate, où l'œil ne rencontre que les attrayants spectacles de cette magnificence, de cette richesse qui éblouissent, de ces toilettes qui resplendissent au soleil, de cette existence enivrante enfin qui est la part des élus de la terre! Alors je m'élançe, par la pensée, dans ce monde élégant que je brûle de cou-doyer... C'est surtout lorsque j'ai vécu deux heures de cette vie qui m'enivre, que je comprends toute la médiocrité de ma triste situation. Alors je reviens ici lentement, et je me remets au travail sous les coups de la nécessité, comme l'esclave sous le fouet du commandeur.

JOLIBOIS.

Vous exagérez! Combien d'autres, à votre place, seraient heureux! D'ailleurs, dans trois mois vous serez votre maître!... Songez-y, le papa Fresnoy ne sera pas tellement sur vos talons que vous soyez rivé au comptoir.

LÉON.

Le bel avenir! travailler vingt ans pour avoir quinze mille livres de rentes! toujours la médiocrité! jamais la richesse!

JOLIBOIS, *baissant la voix.*

Eh! vous ferez ce que je fais! Croyez-vous que ce soit avec les bénéfices de ma maison de soieries que je puisse faire face à ma dépense? Non pas, mon cher! (*Regardant autour de lui.*) Je vous dis cela, à vous, parce que je vous connais... mais je spéculé en dehors de mes affaires! Tous

les ans, je retire de mes fonds de roulement pour porter de l'argent chez mon agent de change. Je sais bien que les autres marchands crient et disent que c'est avec ce système-là que l'on entrave le commerce ; mais qu'est-ce que cela me fait?... puisque cela me profite : Est-ce qu'on gagne assez dans le commerce pour arriver promptement?...

LÉON, *se frappant le front.*

Merci, Jolibois !... vous m'avez ouvert les yeux ; j'épouserai Juliette, merci !

ISIDORE, *qui est descendu doucement, à part.*

Eh bien ! mais à moi aussi, il m'a ouvert les yeux !... Moi aussi, je suis né pour m'amuser ! Ah ! quand j'aurai hérité de mon oncle, que d'agréments !

JOLIBOIS, *à Léon*

Isidore !... est-ce qu'il nous aurait entendus ?...

LÉON.

Non ; et puis qu'importe ! C'est un idiot.

ISIDORE, *à part.*

Merci !

JOLIBOIS, *à Léon.*

Chut ! la famille.

SCÈNE XI

LES MÊMES, FRESNOY, NAIGELIN, MADAME FRESNOY, JULIETTE, JOSÉPHINE, puis HENRI.

FRESNOY.

Ah ! mon cher Jolibois, puisque vous voici revenu, vous êtes pris ici comme dans un piège, nous vous gardons à diner.

MADAME FRESNOY.

Vous nous devez bien cela après votre refus de ce malin.

JOLIBOIS.

Vous êtes trop charmante pour que je puisse refuser.

FRESNOY.

D'autant qu'il s'agit d'un véritable repas de famille qui sera couronné par l'annonce d'une bonne nouvelle.

JOLIBOIS.

En vérité ?

FRESNOY.

Oui. Je me retire des affaires et je marie ma fille.

JOLIBOIS.

Bravo!

JOSÉPHINE, *bas à Henri qui est entré.*

Vous entendez ! tous nos plans sont détruits !

HENRI.

Oh ! tout n'est pas perdu !

LÉON.

Chez monsieur Fresnoy ! je suis bien heureux !...

MADAME FRESNOY, *à Jolibois.*

Nous avons besoin d'être entourés de tous nos amis ; car, pour nous, c'est un moment solennel.

NAIGELIN.

Un seul manquera et celui-là est pourtant un enfant de la maison ! pauvre Paul !

FRESNOY.

Décidément, tu le vois, Paul est un ingrat !

SCÈNE XII

LES MÊMES, PAUL. (*Il arrive comme un ouragan ; il est couvert de poussière.*)

PAUL, *qui a entendu.*

Paul un ingrat ! allons donc, vous ne le pensez pas.

FRESNOY, MADAME FRESNOY, NAIGELIN et JULIETTE.

Paul!

PAUL.

Eh oui! moi-même. Moi qui ai brûlé la route de Cherbourg à Paris! Trois jours de quarantaine! c'est ce qui a causé mon retard. Parole d'honneur, j'avais envie de forcer la consigne et de me jeter à la nage. Enfin hier matin nous avons eu la libre pratique et me voilà. C'est que je tenais à arriver aujourd'hui! Vous comprenez bien que, pour manquer un tel jour quand on est à terre, il faudrait être blessé ou mort!

NAIGELIN.

Brave garçon, va!

PAUL.

Mais laissez-moi donc vous embrasser tous! (*A Fresnoy.*) Vous encore, mon second père. (*A madame Fresnoy.*) Et madame Fresnoy... non! maman, comme autrefois, comme toujours, n'est-ce pas?

MADAME FRESNOY, émue et l'embrassant.

Cher enfant!

PAUL, à Juliette.

Et Juliette!... Comment, c'est toi!... c'est vous! Ah! petite sœur, il faut vous laisser embrasser! (*A Léon.*) Mon bon frère, va! j'ai bien pensé à toi... (*Prenant successivement les mains de Naigelin et d'Henri.*) Et à monsieur Naigelin aussi, et à Henri, à vous tous, enfin, qui êtes les seuls que j'aime sur la terre! Dieu que c'est bon de se trouver au milieu de la famille, quand on arrive du bout du monde! Ça me remue... ça me... Ah bah! tant pis! j'ai des larmes plein les yeux et je les laisse couler!

NAIGELIN, à Fresnoy.

Et c'est ce cœur-là qu'on accusait d'ingratitude!

JULIETTE, regardant Paul.

Mais il a la croix!

PAUL.

Et un grade de plus : lieutenant de vaisseau !

FRESNOY, *ému.*

C'est bien cela !

PAUL, *vivement.*

C'est pourtant à vous que je dois tous ces bonheurs-là ! à vous, qui avez tout fait pour moi et pour mon frère ! Aussi, voyez-vous, mon père, le sang qui coule dans mes veines est à vous depuis la première jusqu'à la dernière goutte !

JOSÉPHINE, *bas à Henri.*

Je n'aime pas ce garçon-là...

HENRI, *de même.*

Oh ! il n'est pas dangereux !

PAUL.

Ah ça ! mais vous avez l'air tout stupéfaits ! Est-ce que j'arrive mal à propos ?

MADAME FRESNOY.

Nous sommes bien heureux de te revoir, mon ami.

FRESNOY.

Je te présente la sœur. *(Il lui montre Juliette.)*

PAUL, *étonné.*

Mais, est-ce qu'elle ne l'a pas toujours été un peu ?

FRESNOY.

Désormais elle le sera tout à fait, car dans trois mois elle épousera Léon, qui deviendra le maître ici.

PAUL.

Ah ça ! vous avez donc juré de nous combler de bienfaits durant toute notre existence ? Quoi ! ce n'est pas assez de nous avoir élevés, instruits, il faut encore que l'un de nous devienne véritablement votre fils ! Mais vous voulez donc que je me fasse tuer pour vous ?

FRESNOY.

Je veux que tu vives pour nous voir tous heureux !

JOSÉPHINE, à Henri.

Eh bien ! ce mariage se fera, et Léon aura la maison.

HENRI.

Oh ! nous avons trois mois devant nous !

PAUL, à madame Fresnoy.

Maman, nous danserons ensemble la première contredanse ?

NAIGELIN.

Et je vous ferai vis-à-vis. (A part.) C'est égal, Juliette eût été plus heureuse avec Paul, j'en suis sûr.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Le salon de M. Fresnoy. — Porte principale au fond. — Fenêtre à droite. — Deux portes latérales à gauche. — Guéridon au premier plan, à droite. — Canapé au fond, à droite; il est couvert de cartons et d'étoffes.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME FRESNOY, JULIETTE, JOSÉPHINE, LOUISE. (*Travaillant toutes trois à droite autour d'une table à ouvrage. Louise rangeant au fond; sur le canapé à gauche, une partie du trousseau de Juliette que l'on prépare.*)

MADAME FRESNOY, à Louise.

Les bonnets, les cols et les manches sont sur le canapé?

LOUISE.

Oui, madame.

JULIETTE.

Prenez garde aux faux plis!

LOUISE.

Oui, mademoiselle!

JOSÉPHINE, avec un peu d'aigreur.

Ah! ça, mais! ce trousseau n'en finit plus! nous n'arriverons jamais à le terminer.

JULIETTE.

Oh! nous avons encore le temps, puisque je ne me marie que dans deux mois.

JOSÉPHINE.

Tout est par quatre et cinq douzaines! Monsieur Fresnoy se ruine pour sa fille, et vous traitez Juliette en reine!

MADAME FRESNOY.

Nous blâmes-tu donc ?

JOSÉPHINE.

Non ! c'est la mode ! maintenant on ne fait plus que pour les enfants et on a tort ! ils ne vous en aiment pas davantage pour cela !

JULIETTE, *qui était avec Louise et qui n'a pas entendu, s'extasiant devant le trousseau.*

Oh ! comme tout cela sera joli ! Tu ne sais pas, maman, le jour de la signature du contrat je veux, moi aussi, étaler en exposition toutes ces richesses.

JOSÉPHINE.

Dame ! c'est encore la mode. C'est une façon d'humilier les autres.

JULIETTE.

Oh ! ce n'est pas là ma pensée.

JOSÉPHINE.

Je le sais bien, mais l'effet en sera le même !

JULIETTE, *bas à sa mère.*

Madame Raymond a toujours des mots méchants !

MADAME FRESNOY.

Il faut avoir de l'indulgence, mon enfant. Elle a beaucoup souffert, elle ne se voit aucun avenir et le malheur aigrit le caractère.

LOUISE.

Tout ce que madame m'a donné est rangé.

MADAME FRESNOY.

Bien ! (*Regardant.*) Le fait est que tout cela est joli !

LOUISE, *soupirant très-fort.*

Ah ! que madame est heureuse de pouvoir ainsi parer sa fille. Quand je marierai la mienne, moi, je ne pourrai rien lui donner ! (*Elle soupire.*)

JOSEPHINE, à Juliette.

Toujours des jérémiades ! c'est insupportable !

MADAME FRESNOY, à Louise.

Qui sait ? votre fille est encore une enfant et, d'ici à ce qu'elle soit bonne à marier, peut-être serez-vous à même de faire pour elle plus que vous ne le pensez.

LOUISE, pleurant presque.

Ah ! est-ce que le bonheur est fait pour nous ?

JULIETTE.

Pauvre femme !

JOSEPHINE, bas.

Laisse-moi donc tranquille ! si tu écoutes ses doléances, tu en auras pour jusqu'à demain ! On lui donnerait l'or de la Californie, à cette femme-là, qu'elle se plaindrait toujours ! Il y a des gens qui ne sont jamais contents de rien ! Je ne conçois pas cela, moi !

MADAME FRESNOY.

A propos, où donc est Auguste ?

LOUISE.

Il est en course, madame. M. Paul l'a envoyé porter deux lettres ce matin.

JOSEPHINE, aigrement.

Il ne se gêne pas, ton monsieur Paul ! Il agit ici comme s'il était le maître !

JULIETTE.

Oh ! Paul est l'enfant de la maison autant que Léon, presque autant que moi-même.

JOSEPHINE.

C'est possible ; mais cela ne devrait pas l'empêcher de mettre de la discrétion dans sa manière d'agir. (A madame Fresnoy.) Tiens, vois-tu ! voilà encore une de ces choses que je ne comprends pas, moi ! Depuis six semaines que ton monsieur Paul est arrivé, il taille, il rogne, il com-

mande ici comme s'il était sur son navire avec ses marins sous ses ordres. Tu ne l'aperçois pas de cela, toi, et tu as tort. Se servir de tes domestiques! les expédier aux quatre coins de Paris sans même te prévenir. Mais est-ce que j'oserais seulement, moi, donner un ordre à Louise?

LOUISE, *à part*.

Avec cela que je le recevrais bien!

MADAME FRESNOY.

Paul a toujours été ainsi. Veux-tu que je lui en fasse un crime?

JOSÉPHINE.

Non, sans doute, mais il devrait réfléchir, je le répète, et si monsieur Fresnoy est trop bon, ne pas abuser de ses bontés.

JULIETTE.

Mais il n'abuse pas!

JOSÉPHINE.

Oh! je sais qu'il aura toujours raison, aussi, je me tais... (*A madame Fresnoy.*) D'ailleurs, ce que j'en dis, c'est pour toi... Il ne m'appartient pas de me mêler de vos affaires. Ce serait mal reconnaître ce que vous faites pour moi!

MADAME FRESNOY.

Ma chère Joséphine...

JOSÉPHINE.

Mais enfin, j'ai le malheur d'être franche, et je ne me laisse pas aveugler par ces étalages de beaux sentiments. Ton mari n'affectionne pas beaucoup Paul et, crois-le, il a raison. Quant à moi, vous avez beau dire et beau faire, monsieur Paul ne me plaît pas et ne me plaira jamais. Il a des façons brutales, des expressions choquantes, il est mal élevé, impoli, enfin... enfin je n'aime pas cet homme là, quoi!

MADAME FRESNOY.

Et tu as tort!

JULIETTE.

Oui, car Paul est charmant! il a un cœur excellent. (*Cherchant sur la table et changeant de ton.*) Eh bien! où donc sont mes violettes? Ah! les voici! (*Regardant le bonnet auquel elle travaille*) Regarde donc, maman, comme ton bonnet sera joli! c'est mon cadeau de nocces, à moi. Oh! c'est que je veux que tu sois belle le jour de mon mariage! Tu mettras tous tes diamans, n'est-ce pas? tous?

MADAME FRESNOY, *souriant.*

Je tâcherai de te faire honneur.

JULIETTE, à Joséphine.

Et vous aussi, madame Raymond, je veux que vous soyez bien belle pour ce beau jour-là!

JOSÉPHINE.

Je ferai ce que je pourrai, ma chère enfant, mais je ne suis pas riche, je ne vis pour ainsi dire que de la charité de mes bons amis...

MADAME FRESNOY.

Joséphine! je t'en prie!

JOSÉPHINE.

Pourquoi donc veux-tu m'empêcher de dire hautement ce que je vous dois? je ne suis pas une ingrate, moi! (*A Juliette*) sois tranquille, je me parerai de mon mieux! quoique je ne possède pas de grandes toilettes; une pauvre veuve sans famille n'a personne qui lui fasse des cadeaux,

MADAME FRESNOY, *souriant.*

Tu te trompes. Monsieur Fresnoy a mis de côté hier deux de ses plus belles pièces de soierie à l'occasion du prochain mariage de Juliette. L'une de ces robes est pour moi et l'autre pour toi!

JOSÉPHINE.

Quoi! cet excellent ami aurait pensé!... Ah! tiens! cette attention me touche plus que je ne saurais te l'exprimer! une robe! quel homme! quel cœur! D'autres, à ma place,

refuseraient pour se faire prier, feraient des manières, des grimaces ! Eh bien ! moi, je veux être digne de lui, j'accepte tout de suite, j'accepte comme il donne, de tout cœur !

LOUISE, *à part.*

Il faut toujours qu'elle attrape quelque chose, celle-là !

JULIETTE, *à sa mère.*

Là ! ton bonnet est fini.

MADAME FRESNOY.

Tu aurais pu moins te presser, car la signature n'aura lieu que dans six semaines.

JULIETTE, *vivement.*

Au plus tard !

MADAME FRESNOY.

Ingrate ! tu as donc bien hâte de nous quitter ?

JULIETTE.

Mais non, puisque mon mariage ne nous sépare pas ! Papa n'a-t-il pas décidé qu'il resterait une année de plus dans les affaires, avec Léon pour associé, afin que mon mari fût bien au courant de la maison.

JOSÉPHINE.

Ce qui a même paru contrarier ton futur.

JULIETTE.

Le contrarier, lui ! mais nullement ! Il me disait ce matin qu'il était enchanté de cette décision. (*À sa mère.*) Ce qui fait que je ne te quitterai pas, puisque Léon a loué l'appartement voisin et nous vivrons tous ensemble ! oh ! quel bonheur ! je t'aime tant, chère mère ! je t'aime autant que tu peux m'aimer !

MADAME FRESNOY.

Tu m'aimes comme j'aimais ma mère, et moi je t'aime comme tu aimeras tes enfants !

JULIETTE.

Eh bien ! c'est la même chose.

MADAME FRESNOY.

Oh! non, ce n'est pas le même amour, va! L'amour maternel est une dette que l'on contracte en venant au monde et dont on ne peut s'acquitter qu'envers ses propres enfans. Ceux-ci sont destinés à nous survivre, telle est la loi naturelle, et s'ils avaient pour nous l'amour que nous avons pour eux, Dieu, en nous rappelant à lui, briserait trop cruellement leur existence entière. La perte d'un parent est une douleur profonde, la mort d'un enfant est un deuil éternel. Va, chère Juliette, tu payeras un jour à ta fille toute la tendresse que tu resteras me devoir.

JULIETTE.

Oh! je ne veux pas te croire! il me semble que rien au monde ne saurait m'empêcher de t'aimer.

MADAME FRESNOY, *l'embrassant.*

Chère enfant.

LOUISE, *pleurant.*

Ah! c'est bien vrai ce que dit là madame!

JOSÉPHINE.

Allons, bon! Elle est comme le puits de Grenelle, cette femme-là, elle ne tarit jamais!

MADAME FRESNOY.

Qu'avez-vous donc?

LOUISE.

Quand je vois madame auprès de mademoiselle, cela me rappelle mes pauvres enfans dont je serai toujours séparée, et cela me fend le cœur!

JOSÉPHINE.

C'est ça! la première édition pour le mari, la seconde pour les enfans. (*A Juliette.*) Empêche donc ta mère de s'y laisser prendre!

JULIETTE.

Ma's cette pauvre Louise a l'air de tant souffrir!

MADAME FRESNOY, *à Louise.*

Eh bien ! voyons ! consolez-vous. Mon mari est bon et désire voir tout le monde heureux autour de lui. Je lui parlerai. Vous pourrez mettre votre fille dans une petite pension dans ce quartier, et votre fils reviendra ici tous les soirs. Nous vous donnerons une petite chambre là-haut.

LOUISE.

Ah ! madame !

MADAME FRESNOY.

Monsieur Fresnoy consentira, j'en suis sûre !

JOSÉPHINE, *à part.*

Encore deux êtres de plus dans la maison ! c'est à n'y pas rester !

MADAME FRESNOY, *désignant le trousseau.*

Emportez tout cela maintenant, vous finirez de ranger dans ma chambre.

LOUISE, *s'essuyant les yeux.*

Oui, madame ! oh ! que madame est bonne !

JULIETTE, *empêchant Louise de prendre les dentelles qui sont sur la table.*

Non, pas ceci !

JOSÉPHINE.

Pourquoi donc ?

JULIETTE.

Parce que ce sont des dentelles que maman voulait vous prier d'accepter... toujours pour mon mariage.

JOSÉPHINE.

Ah ! chère amie ! c'est vraiment trop beau !

LOUISE, *sortant, à part.*

On lui donne tout, à celle-là ! *(Elle sort.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LOUISE.

JOSÉPHINE.

En vérité, vous me comblez !

JULIETTE.

Comme papa tarde à rentrer !

MADAME FRESNOY.

Ton père ! mais il est revenu depuis longtemps !

JULIETTE.

Il est donc au magasin, alors ?

MADAME FRESNOY.

Non, il est dans son cabinet avec monsieur Valory.

JOSÉPHINE.

Monsieur Valory ! qu'est-ce que c'est que cela, monsieur Valory ? Celui qui est venu trois fois hier ?

MADAME FRESNOY.

Oui.

JOSÉPHINE.

Eh bien ! il n'a pas l'air franc ; je n'aime pas cet homme-là ! Qu'est-ce qu'il vient donc faire ?

MADAME FRESNOY.

Je l'ignore. Il a fait jadis, dans des temps plus heureux pour lui, des affaires avec notre maison, mais je ne sais ce qui l'amène en ce moment. Viens-tu nous aider, Joséphine ?

JOSÉPHINE.

Volontiers !...

JULIETTE, *qui pendant ce temps a rangé les dentelles et les broderies.*

Mère, où vais-je mettre tout cela ?

MADAME FRESNOY.

Dans la lingerie. Viens avec moi.

JOSEPHINE, *elle prend un paquet et des cartons, et les posant sur les bras de Juliette.*

Tiens, prends encore cela, Juliette. *(Elle s'en va avec un journal à la main.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, FRESNOY, VALORY.

VALORY, *tenant les mains de Fresnoy, avec tous les signes de la plus grande reconnaissance.*

Je vous le répète, vous êtes mon sauveur !

FRESNOY.

Il faut bien se rendre des services mutuellement dans la vie !

VALORY, *voyant les femmes et devenant gêné dans son expansion.*

Mesdames... je...

JOSEPHINE, *les suivant.*

Monsieur !... *(Elles sortent.)*

SCÈNE IV

FRESNOY, VALORY.

VALORY.

Permettez-moi de vous exprimer encore toute ma reconnaissance.

FRESNOY.

Bah ! n'en parlons plus.

VALORY.

Ainsi, vous vous faites fort de m'obtenir mon concordat ?

FRESNOY.

Je vous promets ma voix, et je verrai vos principaux créanciers.

VALORY.

Je payerai tout... Du temps, du temps... Je ne demande que du temps!... Personne ne perdra un centime.

FRESNOY.

Oui, oui, je sais que vous êtes actif et intelligent. (*Il va s'asseoir à droite.*) Mais, prenez garde!... voici la seconde fois que vous arrangez vos affaires.

VALORY.

N'ai-je pas payé intégralement mes premiers créanciers... après?...

FRESNOY, assis.

Sans doute, et les seconds?...

VALORY.

Le seront également... après!...

FRESNOY.

En êtes-vous sûr ?

VALORY.

Ce concordat obtenu et qui me permettra de recommencer mes affaires ; ces dix mille francs que vous voulez bien me prêter, et qui me mettront à même de réédifier une nouvelle fortune...

FRESNOY.

Oh!... je sais que vous êtes un travailleur, et, quant à moi, vous me rembourserez.

VALORY.

Capital et intérêt, ou je mourrai à la peine!...

FRESNOY.

Je n'en doute pas.

VALORY.

Encore une fois, vous êtes mon sauveur... Merci!

FRESNOY.

Bien, bien.

VALORY.

Monsieur Fresnoy, je voudrais que vous me missiez à même de vous témoigner ma gratitude.

FRESNOY.

Mais...

VALORY.

Je voudrais que vous me demandassiez et mon sang et ma vie!

FRESNOY.

Je n'en demande pas tant.

VALORY.

Je ferais tout pour vous.

FRESNOY.

Je...

VALORY.

Et si le malheur voulait que vous fussiez jamais dans une position précaire.

FRESNOY, se levant.

Mais, j'espère bien que...

VALORY.

Je n'aurais rien à moi... Tout serait à vous!

FRESNOY.

Valory!...

VALORY.

Tout...

FRESNOY.

Mon Dieu...

VALORY, lui serrant la main avec effusion.

Tout!... Ah!... si vous saviez tout ce qu'il y a là de dé-

vouement, de cœur, de délicatesse, de principes, de probité... (*Entrée de Naigelin.*) Pour vous, mon sauveur, je... (*Apercevant Naigelin.*) Ah! monsieur!...

NAIGELIN.

Monsieur!...

VALORY, *bas.*

Je vous demande le secret.

FRESNOY.

Parbleu!...

VALORY.

Comptez sur ma reconnaissance éternelle.

FRESNOY.

Bonne chance.

VALORY, *revenant.*

Éternelle!... (*Bas.*) Pas un mot... c'est entre nous, n'est-ce pas?.. (*Saluant de nouveau Naigelin.*) Monsieur!... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE V

FRESNOY, NAIGELIN.

FRESNOY.

Est-ce que tu ne le connais pas?

NAIGELIN.

Qui cela?

FRESNOY.

Valory.

NAIGELIN.

Je le connais parfaitement, au contraire.

FRESNOY.

Eh bien! tu ne lui as rien dit.

NAIGELIN.

Si fait!... Il m'a dit : Monsieur! — J'ai répondu : Monsieur!

FRESNOY.

Tu joues sur les mots. Valory est un honnête homme. Ruiné deux fois déjà par la mauvaise chance et toujours sur la brèche, espérant sans cesse, ne se lassant jamais, travaillant sans relâche, il a droit, ce me semble, à des paroles d'encouragement.

NAIGELIN, *l'interrompant.*

Conclusion : il avait besoin d'argent, tu lui en as prêté.

FRESNOY.

Je ne dis pas cela.

NAIGELIN.

Mais je le dis, moi.

FRESNOY.

Eh bien, lors même que je l'aurais obligé, aurais-je donc mal fait ?

NAIGELIN.

Très-certainement. Si tu lui as rendu service, sois convaincu qu'il ne te pardonnera jamais.

FRESNOY.

Crois-tu donc Valory capable de ne pas rendre ce qu'on lui aurait prêté.

NAIGELIN.

Lui ! il rendra à son créancier capital et intérêt. S'il ne rendait pas, sa réputation pourrait en souffrir, et Valory a soin de sa réputation comme on a soin d'une chose fragile ; il la frotte avec les grands sentiments pour la faire paraître plus brillante ; il l'examine avant de s'en servir comme l'aéronaute examine le ballon auquel il doit confier ses jours, car sa renommée de probité est la base de sa fortune à venir, et il sait que la réputation est comme les écus, si on la laisse rogner, elle n'a plus cours.

FRESNOY.

Je ne suis pas de ton avis, et quand j'ai affaire à des hommes comme Valory, j'ai foi en leur reconnaissance.

NAIGELIN.

Oui, une reconnaissance éternelle. C'est commode cela !

Quand on a l'éternité en perspective, on a toujours le temps de payer, et l'on ne se presse pas. (*Il s'assied à droite.*)

FRESNOY.

Tu es injuste à l'égard de ce pauvre Valory!

NAIGELIN.

Je suis sûr de ce que je dis!

FRESNOY, *riant.*

Comme tu étais sûr que ma fille préférait Paul à Léon.

NAIGELIN, *avec humeur.*

Parce que je me suis trompé une fois, ce n'est pas une raison pour que je me trompe toujours. Mais, à propos de Léon, sais-tu qu'il n'est pas aimable pour son frère?

FRESNOY.

En quoi?

NAIGELIN.

Depuis six semaines que Paul est ici, Léon n'a pas trouvé un jour à lui consacrer.

FRESNOY.

Léon est occupé, Léon a des affaires qui absorbent tout son temps.

NAIGELIN.

Ce qui ne l'empêche pas d'être très-souvent avec ton ami Jolibois.

FRESNOY.

Jolibois est une excellente connaissance pour Léon. Jolibois a des idées... grandes, élevées, larges...

NAIGELIN.

Larges comme la rivière où l'on se noie!

FRESNOY.

Mais non! Il faut bien suivre le progrès de son époque! On ne fait plus les affaires aujourd'hui comme on les faisait jadis. Je suis dans les vieilles ornières, je le sens bien, et je veux que Léon en sorte, qu'il marche comme les autres, et Jolibois sera à cet égard un meilleur guide que toi ou moi,

qui avons les habitudes du passé. Jolibois a des dehors, du brillant, de l'entrain ; il fait d'excellentes affaires, ainsi que le prouvent ses dépenses annuelles. Ce sont des gens comme lui qui relèvent le commerce et soutiennent sa réputation.

NAIGELIN.

Oui, comme la corde soutient le pendu.

FRESNOY.

Au diable ! Il n'y a pas moyen de raisonner avec toi, ce matin.

NAIGELIN.

Je t'avoue que je suis de mauvaise humeur.

FRESNOY.

Cela se voit ! Mais à quel propos ?

NAIGELIN.

A propos des dépenses que tu laisses faire à Léon pour l'installation de son ménage. Pourquoi prendre cet apparemment dans la maison voisine ? Pourquoi ce luxe d'ameublement ?

FRESNOY.

C'est une fantaisie de jeunes gens. Juliette en est enchantée.

NAIGELIN, avec aigreur.

Enfin, puisque Léon a raison en tout et pour tout, n'en parlons plus.

SCÈNE VI

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, tenant une lettre à la main.

Monsieur.

FRESNOY.

Que voulez-vous, Auguste ?

AUGUSTE.

Une lettre.

FRESNOY, *la prenant.*

De quelle part ?

AUGUSTE.

Je l'ignore, monsieur. On vient de l'apporter dans l'instant, en disant qu'il s'agissait d'une affaire pressée.

FRESNOY, *décachetant et lisant, pendant qu'Auguste sort.*

Bien ! Tiens !

NAIGELIN.

Quoi donc ?

FRESNOY.

Connais-tu maître Desrousseau, toi ?

NAIGELIN.

Le notaire de la rue Laffitte.

FRESNOY.

Oui. Il m'écrit pour me prier de passer chez lui, toute affaire cessante, et il ajoute qu'il a à me communiquer des choses de la plus haute importance. Qu'est-ce que cela peut être ?

NAIGELIN.

Est-ce que je le sais ? .. Mais un notaire ne plaisante pas dans l'exercice de ses fonctions. S'il te prie de venir sur l'heure, il faut y aller.

FRESNOY.

C'est ce que je vais faire. M'attendras-tu ?

NAIGELIN.

Cela dépendra du temps que tu mettras à revenir. Paul viendra me chercher ici à trois heures.

FRESNOY.

Oh ! bien ! je te retrouverai alors. Je vais prévenir ma femme que tu es là.

NAIGELIN.

Ne la dérange donc pas, voici Juliette, elle me tiendra compagnie.

FRESNOY.

A bientôt, alors. *(Il sort.)*

SCÈNE VII

NAIGELIN, JULIETTE.

JULIETTE.

Où donc va-t-il, papa ?...

NAIGELIN.

Chez un notaire.

JULIETTE.

Pour mon contrat ?...

NAIGELIN.

Peste ! tu ne veux pas qu'il perde de temps, à ce qu'il paraît ?

JULIETTE.

Dame ! puisque tout est décidé, puisque je dois me marier.....

NAIGELIN, *souriant*.

Autant que ce soit plus tôt que plus tard, n'est-ce pas ?...

JULIETTE, *naïvement*.

C'est ce qu'il me semble !

NAIGELIN.

Mais, qu'est-ce qu'il devient, ton futur ?... je ne le rencontre plus jamais ici ?...

JULIETTE.

Ah ! il est si occupé ! il a loué l'appartement voisin, qui sera pour nous.

NAIGELIN.

Oui, ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LÉON, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, *qui a entendu*.

Allons, bon ! voici monsieur Naigelin qui sape nos pro-

jets et qui fulmine, j'en suis sûr, contre nos idées de luxe et de confortable.

NAIGELIN.

Très-certainement, et si Léon est raisonnable, il renoncera à cet emménagement inutile, à ces dépenses que je blâme hautement.

LÉON.

Cher monsieur Naigelin, ce luxe que vous critiquez si vivement est un bienfait pour tous, c'est grâce à lui que le commerce prospère. Autrefois, un mobilier durait tout une existence, et chacun se renfermait dans la sphère étroite où il vivait...

JOLIBOIS.

Tandis qu'aujourd'hui, ce n'est plus cela, le bien-être intérieur s'améliore en raison de la prospérité des affaires.

NAIGELIN.

Oui, et cette prospérité semble faire engraisser à ce point, que l'on ne puisse plus tenir le lendemain là où la veille on avait ses coudées franches.

LÉON.

A-t-on tort de trouver que le beau vaille mieux que le médiocre?

JOLIBOIS.

Et le beau n'est-il pas, après tout, le reflet du bon? C'est Platon qui l'a dit, et, en votre qualité de philosophe, cher monsieur Naigelin, vous devez être de son avis.

NAIGELIN.

Je ne suis pas un philosophe, monsieur. Je suis un bon vieux bourgeois très-enraciné dans ses antiques maximes. J'ai des idées retrogrades, je le veux bien, mais nos fils se trouvent ils donc trop douilletts pour pouvoir dormir dans le lit de leurs pères! A chaque étape que l'on fait vers la richesse, vite on se dépêche de déménager sa vie, et avec elle on déménage ses vieilles habitudes et ses vieilles amitiés. De mon temps, messieurs, on avait la religion des vieux mobiliers et celle des vieux amis. On mourait là où on avait

vien, là où on était né, sans s'attendre des changements de fortune, et je vous assure qu'on n'était pas plus malheureux qu'à présent.

JOLIBOIS, *riant*.

Mais, c'est la crise même entière de la prospérité que vous faites là; et cette prospérité est le bénéfice du progrès.

NAIGELIN.

Dites donc que c'est le bénéfice des tissiers.

LÉON.

Soyez tranquille, chère Juliette, notre avenir est brillant, nous aurons la fortune, nous aussi, et nous serons heureux. En attendant, notre appartement sera charmant, et je veux qu'une fois ma femme, vos toilettes soient toujours fraîches et coquettes. Qu'importe que nous dépensions plus si nous gagnons davantage.

NAIGELIN, *ironiquement*.

Le fait est que vous n'en serez pas plus riche pour cela!

LÉON.

Plus tard, nous pourrons agrandir notre salon, recevoir, donner des soirées...

JULIETTE.

Quel bonheur!

LÉON.

Et peut être même, si les affaires sont bonnes, avoir une jolie voiture...

NAIGELIN.

Ah! c'est trop fort!

JOLIBOIS.

Laissez donc! espérer est la moitié d'avoir.

NAIGELIN.

Enfin! (A Léon) Pardonnez-moi, mon cher Léon, d'avoir contrarié un moment vos idées, j'ai cru devoir vous donner des conseils. Vous ne les agrérez pas, n'en parlons plus. (A Juliette.) Je vais voir ta mère. (Il sort.)

JULIETTE, *inquiète.*

Monsieur Naigelin paraît fâché!

LÉON.

Mon Dieu! il voit avec ses yeux de soixante ans, et il blâme les nôtres d'avoir trente ans de moins.

JULIETTE.

Mais s'il avait raison... si nous avions tort!...

LÉON.

Croyez-vous que je ne vous aime pas et que j'e veuille risquer votre bonheur?

JULIETTE, *vivement.*

Oh! non.

LÉON.

Eh bien! alors?

JULIETTE.

Je vais retrouver ma mère et m'efforcer de persuader mon parrain.

LÉON.

Vous êtes charmante!

JULIETTE.

A bientôt! (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

LÉON, JOLIBOIS.

JOLIBOIS.

Eh bien! mon très-cher, vous voyez que vous aviez tort de vous plaindre et de désespérer de la fortune?

LÉON.

C'est vrai, j'étais fou.

JOLIBOIS.

Et maintenant?

LÉON.

Maintenant, j'ai la fièvre. Il me semble que cet appartement ne sera jamais prêt, que je n'aurai jamais cette part

de luxe que j'ai hâte de prendre. Mais ce n'est pas encore cela que je rêvais, ce n'est pas encore cela qu'il me faut !

JOLIBOIS.

Peste ! vous êtes difficile à contenter !

LÉON.

Pourquoi cette idée de M. Fresnoy de demeurer encore un an dans les affaires ?

JOLIBOIS.

C'est une simple question de patience. Dans un an vous serez maître absolu, et alors...

LÉON.

Alors je réaliserai tous mes projets ; mais il faut attendre douze longs mois.

JOLIBOIS.

Bah ! vous êtes jeune, intelligent, audacieux ; la maison fait d'excellentes affaires, et, la spéculation aidant, vous arriverez vite à regagner le temps perdu et à posséder la fortune.

LÉON.

Je l'espère.

JOLIBOIS.

Je vous y aiderai !

SCÈNE X

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, s'arrêtant.

Pardon, monsieur Léon, suis-je importun ?

LÉON.

Nullement, mon cher Henri, entrez donc.

HENRI.

C'est que je désirais vous parler en l'absence de monsieur Fresnoy.

JOLIBOIS.

Je vous laisse.

HENRI.

Non pas. Ce que j'ai à dire à M. Léon, je puis le dire devant vous, monsieur.

LÉON.

Qu'est-ce donc ?

HENRI.

Il s'agit de moi et de ma position à venir.

LÉON.

Eh bien ?

HENRI.

Vous savez que je suis dans cette maison depuis dix ans. Je crois jusqu'ici avoir été utile. Mais comme un changement de patron entraîne presque toujours un changement dans le personnel d'un établissement...

LÉON.

Vous voudriez partir ?

HENRI.

Nullement ! Je voudrais seulement savoir si vous daignerez me continuer la confiance que M. Fresnoy a toujours eue en moi ?

LÉON.

Mais sans aucun doute ; j'y suis tout disposé.

JOLIBOIS, *vivement*

Et vous avez raison. Henri est, comme il le dit, au courant des affaires. Si vous agrandissez le cercle de vos relations commerciales il pourra puissamment vous aider.

HENRI.

Soyez certain, monsieur Léon, que vous trouverez toujours en moi le même dévouement à vos intérêts.

LÉON.

J'y compte.

JOLIBOIS. *

D'autant plus que vous aurez besoin d'un second pour vous livrer aux entreprises que vous méditez.

LÉON.

Je veux augmenter le chiffre de mes affaires.

HENRI, *vivement.*

Rien ne vous sera plus facile. Monsieur Fresnoy s'est toujours tenu sur la réserve à cet égard... et il a eu tort.

JOLIBOIS.

Oh! ce brave père Fresnoy n'a pas la tête bien forte; il ne voit pas loin, et il a peur de tout.

HENRI.

Mais vous, monsieur Léon, avec votre intelligence...

JOLIBOIS.

Votre esprit...

HENRI.

Vos vues élevées...

JOLIBOIS.

Vous devez avant deux ans vous trouver à la tête du commerce parisien.

HENRI.

Et posséder la meilleure maison de gros du quartier Saint-Denis.

JOLIBOIS.

C'est évident.

HENRI.

Nous augmenterons les crédits, nous aurons un plus grand nombre d'employés.

JOLIBOIS.

Vous vous ferez ouvrir un compte chez un banquier...

HENRI.

Ce que monsieur Fresnoy n'a jamais osé faire, sous prétexte qu'il ne voulait pas émettre sa signature.

JOLIBOIS.

Sottise!

HENRI.

Grâce aux facilités que nous offrirons, nous triplerons

notre clientèle; grâce aux commis dont nous inonderons la place, nous sabrerons nos concurrents.

JOLIBOIS.

Grâce enfin à la négociation de vos valeurs, vous manœuvrerez comme si votre capital était décuplé.

HENRI.

Alors, au lieu de quatre à cinq cent mille francs d'affaires que l'on fait ici par an, nous remuerons des millions.

JOLIBOIS.

Et les bénéfices seront énormes!

LÉON, à *Henri*.

Et vous aurez un intérêt dans ces bénéfices, je vous le promets.

HENRI.

Vous ferez ce que vous voudrez, mais je serai toujours satisfait.

JOLIBOIS.

Avant dix ans vous serez millionnaire et vous pourrez viser aux honneurs.

LÉON.

Allons, décidément je crois que l'avenir est beau!

JOLIBOIS, *bas à Henri*.

Vous êtes malin, vous!

HENRI.

Moi?

JOLIBOIS.

Mes compliments. (*A Léon.*) Maintenant, allons à Tortoni. J'ai à parler à mon agent de change.

LÉON.

Je vous accompagne. (*A Henri.*) Eh bien, c'est dit, mon cher! je vous garde. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI

HENRI, JOSÉPHINE.

HENRI, *regardant sortir Léon.*

Quelle outrecuidance! Il se croit déjà le maître!

JOSÉPHINE.

Eh! bien?

HENRI.

Eh! bien, j'ai causé avec lui.

JOSÉPHINE.

Oui, je vous ai entendus.

HENRI.

Monsieur Léon consent à me garder, monsieur Léon daigne avoir confiance en moi.

JOSÉPHINE, *l'imitant.*

Monsieur Léon! Qu'est-ce que vous avez donc à prononcer ce nom-là? Vous en avez plein la bouche! Il n'est pourtant pas si gros! Mais enfin, puisqu'il consent à vous garder, vous restez ici?

HENRI.

Parbleu! avez-vous pu croire que j'en sortirais jamais? Mais cette maison est presque la mienne. Allons donc! je n'ai toujours eu qu'un but, c'est que cette maison soit à moi. Eh! bien, ce but, je l'atteindrai. Un jour viendra où je serai le maître ici!

JOSÉPHINE.

Vrai? Mais ce n'est plus possible. Vous espériez que monsieur Fresnoy consentirait à vous vendre son fonds et il en fait la dot de sa fille. Une belle idée qu'il a eue là! Ah! que les parents sont bêtes de se dépouiller pour leurs enfants! Ah! si je me marie et que j'en aie jamais, moi!

HENRI.

Mais je ne craignais que deux choses : c'est que Léon refusât en faisant un coup de tête, ou bien qu'il ne me gardât pas près de lui. Vous ne comprenez pas?...

JOSÉPHINE.

Non!

HENRI.

Si j'achetuis cette maison aujourd'hui, je la payerais le moins cent mille francs. Eh! bien, dans deux ans je l'aurai pour rien.

JOSEPHINE.

Comment cela?

HENRI.

Léon est un ambitieux, un monsieur qui ne sait que dépenser. Il lui faut de l'argent, il veut arriver promptement à la fortune, il fera la culbute. Accordant du crédit à tous pour augmenter ses affaires, il subira des pertes, il ne pourra remplir ses engagements; et avant deux ans, j'en suis sûr, (*appuyant*) j'en réponds, il sera déclaré en faillite. Alors, la maison tombée ne pourra se vendre, j'aurai le fonds pour une somme minime; je connais la clientèle, on a confiance en moi, je relèverai les affaires et j'aurai économisé le prix d'achat, voilà!

JOSÉPHINE.

Tiens! tiens! tiens! C'est peut-être une idée ce!a! (*Revenant vers Henri, et très-tendrement.*) Alors, mon cher Henri, vous dites que vous auriez la maison? D'ici-là, moi je ne quitterai pas madame Fresnoy, je saurai ce qui se passe et ce qui se dit relativement à Léon, je surveillerai ce vieux bonhomme de Naigelin, dont l'influence est à craindre...

HENRI.

Et, le moment venu, vous obtiendrez facilement du père Fresnoy qu'il m'aide, si besoin est, en lui faisant observer que je ne reprends le fonds, que je ne risque une mauvaise affaire que pour réparer les sottises de son gendre, et ne pas voir anéantir complètement une maison qu'il aura gérée, lui, pendant vingt-cinq ans!

JOSÉPHINE, *plus tendrement encore.*

Et alors?

HENRI.

Alors, nous réaliserons nos projets et nos économies, chère madame Raymond, car vous en avez, et, si vous êtes encore du même avis, nous nous marierons en nous établissant.

JOSEPHINE, *soupirant*.

Ah! vous savez bien que c'est là mon seul espoir! Ah!

SCÈNE XII

LES MÊMES, FRESNOY. (*Il est très-pâle, très-ému, et il entre avec une précipitation extrême.*)

FRESNOY.

Léon! Léon! où est Léon?

HENRI, *surpris*.

Monsieur?

FRESNOY.

Où est Léon? Allez me le chercher!

JOSEPHINE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous avez donc? Vous me bouleversez avec vos cris?

FRESNOY.

Mais allez donc chercher Léon!

HENRI.

Mais il vient de sortir.

FRESNOY.

Ma femme, alors!... Juliette! tout le monde! (*Henri sort.*)

JOSEPHINE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc à révolutionner comme cela toute la maison?

FRESNOY.

Un verre d'eau, je n'en puis plus?

JOSEPHINE, *appelant*.

Louise! Auguste! Juliette! un verre d'eau, vite! Monsieur Fresnoy se trouve mal!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME FRESNOY, JULIETTE, NAIGELIN, HENRI, LOUISE (*apportant un verre d'eau*), puis PAUL.

MADAME FRESNOY, *effrayée*.

Que se passe-t-il donc ?

JOSÉPHINE.

Mais c'est ton mari qui crie...

FRESNOY, *se levant brusquement, et courant à sa fille, qu'il embrasse tendrement*.

Oh ! chère enfant ! quel bonheur ! quelle heureuse destinée !

JOSÉPHINE.

Mais il devient fou !

NAIGELIN.

Qu'as-tu donc ?

PAUL, *entrant, et les voyant tous groupés autour de monsieur Fresnoy*.

Eh ! bien ! qu'est-ce que c'est ! qu'y a-t-il ?

MADAME FRESNOY.

Nous ne savons pas...

FRESNOY, *respirant*.

Ah ! mes amis ! quelle joie !

NAIGELIN, *criant*.

Quoi ?

FRESNOY.

Ce notaire...

NAIGELIN.

Eh ! bien !

FRESNOY.

Je sors de chez lui...

MADAME FRESNOY.

Quel notaire ?

FRESNOY.

Laissez-moi donc parler. (A Paul.) Tu te souviens du par-
rain de Léon.

PAUL.

Parbleu !

FRESNOY.

Il était parti, il était allé...

PAUL.

En Égypte, en Syrie, je ne sais où...

FRESNOY.

Eh bien ! il est mort ! Il est mort sans enfant, sans fa-
mille, en laissant deux millions de fortune ; et ces deux
millions, il les a légués à son filleul... (regardant Paul) à
ton frère !

TOUS.

A Léon ?

FRESNOY.

Oui, maître Desrousseau en a reçu la nouvelle de son cor-
respondant anglais de Smyrne. Cette nouvelle est arrivée
hier. Maître Desrousseau a fait chercher l'héritier, et comme
il a su que j'étais son tuteur, son second père, il a voulu me
faire venir d'abord et me donner la joie de tout apprendre
moi-même à Léon !

JULIETTE.

Quel bonheur !

NAIGELIN.

Le fait est qu'on ne pouvait pas s'y attendre !

MADAME FRESNOY.

J'en suis toute émue !

JOSÉPHINE, à part.

Ah ! oui ! voilà de l'argent bien placé !

PAUL, à Juliette et à Fresnoy.

Dieu est juste ! Il permet à l'un de nous de vous rendre

enfin une partie du bonheur que vous nous avez donné à tous deux. Et dire qu'il faut que rembarque dans quinze jours!

JOSÉPHINE, *à madame Fresnoy.*

J'espère que ta fille a de la chance!

MADAME FRESNOY.

Ne m'en parle pas, je ne puis croire encore...

JOSÉPHINE.

C'est une bonne affaire qu'elle fait là en épousant Léon!

MADAME FRESNOY.

Ah! Joséphine!

FRESNOY, *à Paul.*

Puisque je te dis que je sors de chez le notaire; j'ai vu tous les actes, le testament, les titres de propriété, tout!

JOSÉPHINE, *à Henri.*

Il y a des gens qui ont un bonheur insolent!

LOUISE, *à Fresnoy.*

Voici monsieur Léon.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LÉON.

MADAME FRESNOY.

Viens vite!

JULIETTE.

Oh! si vous saviez!

PAUL.

Un bonheur inouï!

LÉON.

Quoi!

PAUL.

Ton parrain est mort!

LÉON.

Eh bien!

MADAME FRESNOY.

Eh bien ! il laisse deux millions de fortune et tu es son légataire universel !

FRESNOY.

Je quitte le notaire qui m'a tout appris, maître Desrousseau.

PAUL.

Tu as deux millions !

MADAME FRESNOY.

Deux millions !...

JULIETTE.

... dix millions !

NAIGELIN.

Oui !... deux millions !...

LÉON. (*Il demeure un moment immobile et comme pétrifié, puis courant à Fresnoy et avec une extrême émotion.*)

L'adresse du notaire ?

FRESNOY.

30, rue Laffitte. (*Léon saisit son chapeau, il va à Fresnoy sans paraître avoir conscience de ce qu'il fait, puis s'arrête et s'élançe au dehors.*)

PAUL.

Léon !

NAIGELIN.

Il est parti !

JULIETTE.

Sans rien dire !

NAIGELIN.

Mais si !... Il a demandé l'adresse du notaire !

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE

ISIDORE, HENRI. *Isidore est en deuil; il tient un journal et lit en se prêtassant dans un fauteuil.*

ISIDORE, *lisant.*

Mercredi prochain, vente de chevaux au Tattersal.

HENRI.

Qu'est-ce que vous lisez donc là?

ISIDORE.

Le Sport.

HENRI.

Peste! un journal de horsemen!

ISIDORE.

Il faut bien se mettre au courant... Ne vais-je pas aussi, moi, prendre ma place dans le beau monde, puisque...

HENRI.

Puisque votre oncle est allé prendre la sienne dans l'autre! La liquidation de la succession a donc eu lieu?

ISIDORE.

Terminée hier à deux heures, mon très-cher, et à quatre le notaire me remettait les fonds; je suis en possession de mon héritage, quatre-vingt-cinq mille francs, argent liquidé!

HENRI, *s'approchant.*

Mon cher Isidore, je me suis toujours intéressé à vous.

ISIDORE.

Oui, pour me dire des choses désagréables...

HENRI.

C'était dans votre intérêt. Voyons, entre nous, qu'est-ce que vous allez faire de votre argent ?

ISIDORE.

Je vais m'amuser, parbleu !

HENRI.

Et manger votre capital ; voulez-vous suivre un bon conseil, faire une bonne affaire ?

ISIDORE.

Oui.

HENRI.

Il s'agit de...

SCÈNE II

LES MÊMES, PAUL.

PAUL.

Monsieur Naigelin est-il ici ?

HENRI, surpris.

Monsieur Paul !

ISIDORE.

Comment ! Je vous croyais sur les côtes du Maroc.

HENRI.

Mais personne ne vous attend ! depuis près d'une année que vous êtes reparti !

PAUL.

J'arrive d'Alger en droite ligne.

HENRI.

Vous avez donc été appelé par le ministre ?

PAUL.

Mais non.

HENRI.

Par votre frère, alors ?

PAUL.

Pas davantage.

HENRI.

Mais comment se fait-il ?

PAUL.

Il s'agit d'une énigme, et je cours après le mot sans pouvoir l'attraper ; mais vous me le donnerez peut-être, vous ?

ISIDORE.

Qu'est-ce que c'est ?

PAUL, *s'arrêtant.*

C'est... Au fait, monsieur Naigelin est-il ici ?

ISIDORE.

Oui.

PAUL.

Et monsieur Fresnoy ?

ISIDORE.

Il est sorti.

PAUL.

Bien ! Maintenant, mon petit Isidore, faites-moi le plaisir d'aller prévenir monsieur Naigelin, adroitement, que quelqu'un le demande, surtout ne dites pas que c'est moi.

ISIDORE.

Il ne faut pas dire à monsieur Fresnoy que vous êtes ici ?

PAUL.

Non.

ISIDORE.

Vous voulez donc lui faire une surprise ?

PAUL.

Oui.

ISIDORE.

C'est bien... Je vais prévenir monsieur Naigelin.

PAUL.

C'est heureux !

ISIDORE, *revenant.*

A propos, monsieur Paul, vous savez que j'ai hérité ?

PAUL.

Qu'est-ce que cela me fait ?

ISIDORE.

Tiens, cela me fait plaisir, à moi. (*A part.*) Est-il drôle, donc ! (*Il sort.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, *moins ISIDORE.*

HENRI, *très-intrigué.*

Ah ça, vous parliez d'une énigme, mais il paraît que c'en est une véritable, car je ne comprends rien à votre conduite. Quoi ! vous, un enfant de la maison, vous ne voulez pas qu'on prévienne monsieur Fresnoy de votre arrivée. Il s'agit donc de choses graves ?

PAUL.

Il paraît.

HENRI.

Pardonnez-moi si je me suis montré indiscret.

PAUL.

Ah ! je n'ai rien à vous pardonner, mon cher, car je n'ai pas d'indiscrétion à commettre ; j'ignore de quoi il est question, je ne sais pas même pourquoi je suis venu à Paris.

HENRI.

Quelle plaisanterie !

PAUL.

Ce n'en est pas une, parole d'honneur ! Monsieur Naigelin m'a écrit il y a un mois...

HENRI.

Ah ! c'est monsieur Naigelin qui...

PAUL.

Oui... j'étais en station sur les côtes d'Afrique quand j'ai

reçu sa lettre ; il me disait de revenir sur l'heure, coûte que coûte, dussé-je, pour cela, donner ma démission. Douze jours après, j'étais à Alger ; l'amiral m'accordait un congé extraordinaire, et je prenais le courrier de Toulon le surlendemain. Je débarque ce matin du chemin de fer de Marseille, et me voici.

HENRI.

Mais monsieur Naigelin vous disait ?...

PAUL.

Rien autre chose.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ISIDORE.

ISIDORE.

Voici monsieur Naigelin !

HENRI.

Nous vous laissons.

ISIDORE.

Au revoir, monsieur Paul.

PAUL.

Au revoir.

HENRI, à part, en sortant.

Pourquoi donc monsieur Naigelin l'a-t-il fait venir ? (Il sort avec Isidore.)

SCÈNE V

PAUL, NAIGELIN.

NAIGELIN, entrant.

Enfin, te voilà !

PAUL, lui serrant les mains.

Cher monsieur Naigelin, pourquoi cette lettre qui m'a si fort intrigué ? Qu'y a-t-il donc ?

NAIGELIN.

Un grand malheur.

PAUL.

Un grand malheur! arrivé à qui? mon Dieu!

NAIGELIN.

A Fresnoy.

PAUL.

A mon père?

NAIGELIN.

Il est ruiné!

PAUL, *stupéfait.*

Ruiné!

NAIGELIN.

Complètement!

PAUL.

Impossible.

NAIGELIN.

Je te l'affirme.

PAUL.

M. Fresnoy ruiné quand mon frère a cent mille francs de rente! Allons donc, vous voulez vous moquer de moi.

NAIGELIN.

Merci, mon enfant, tu viens de dire là une bonne parole qui me fait du bien au cœur.

PAUL.

Vous voyez bien.

NAIGELIN.

Malheureusement la fortune de Léon ne peut rien pour empêcher le désastre; car cette ruine, c'est elle qui l'a causée.

PAUL.

Quoi? La fortune de mon frère est la cause du malheur de son bienfaiteur... mais que s'est-il donc passé depuis un an?

NAIGELIN.

Avant que ton frère n'héritât, ne devait-il pas épouser Juliette ?

PAUL.

Oui, eh bien ?

NAIGELIN.

Eh bien ! depuis qu'il a hérité, il ne l'épouse plus.

PAUL.

Pas possible !

NAIGELIN.

Ton frère est un mauvais cœur, pis qu'un mauvais cœur ; il n'a rien là.

PAUL, *vivement*.

Ce n'est pas vrai ! (*Naigelin le regarde : se reprenant plus vivement encore*). Oh ! pardon, pardon !

NAIGELIN.

Eh ! crois-tu que je t'en veuille, parce que tu obéis à la noblesse de tes sentiments ?

PAUL.

Mais je ne comprends pas ce que vous me dites. En vérité, je crois que je fais un mauvais rêve ; voyons, cher Monsieur Naigelin, mon vieil ami, ne me cachez rien, expliquez-moi ce qui s'est passé.

NAIGELIN, *se lève*.

Oh ! c'est facile : tu te rappelles qu'il y a un an Léon est parti en même temps que toi ?

PAUL.

Oui, Léon était obligé d'aller en Égypte pour recueillir par lui-même la succession de son parrain. Moi, je n'ai pu attendre son retour... un ordre d'embarquement m'est arrivé... et, tandis que j'étais aux Antilles, je croyais le mariage accompli.

NAIGELIN.

Eh bien, il ne l'était pas !.... Cette succession recueillie,

quatre mois après Léon rentrait à Paris, ses deux millions en portefeuille.

PAUL.

A son retour, il est venu ici ?...

NAIGELIN.

Naturellement. Il a paru même aussi affectueux pour la famille, bien que ses manières fussent un peu changées. Il a beaucoup parlé de l'existence nouvelle qu'il allait mener, de ses projets de luxe, de ses idées de dépense ; mais il n'a pas dit un mot de son mariage avec Juliette. Restés seuls, nous nous regardâmes tous avec une douloureuse stupéfaction ; puis Fresnoy, toujours indulgent, essaya de balbutier quelques mots pour excuser Léon, mais madame Fresnoy, elle, détourna la tête pour essuyer une larme, et Juliette se jeta dans mes bras en disant : « Léon ne m'aime plus ! »

PAUL.

Elle se trompait, n'est-ce pas ?

NAIGELIN.

Eh ! si étant pauvre il avait aimé Juliette, pourquoi devenu riche n'aurait-il pas redemandé sa main ?

PAUL.

N'est-il donc pas revenu ?

NAIGELIN.

Si fait, au bout de huit jours, puis au bout de quinze. Enfin il acheta un hôtel qu'il fallut meubler, et cela lui prit tout son temps ; il fit l'acquisition d'une terre, ce qui nécessita une nouvelle absence... bref, ses visites devinrent de plus en plus rares, et il y a aujourd'hui trois mois qu'il n'a mis les pieds ici, et cependant il est à Paris.

PAUL, rêveur.

C'est donc cela qu'il n'a pas répondu à mes lettres lorsque je lui parlais de son mariage.

NAIGELIN.

Il a encore la pudeur de sa conduite : il n'ose avouer hautement. Depuis qu'il est riche, il rêve une autre union.

PAUL.

Mais il avait promis, cependant ; mais Juliette est charmante ; mais il doit tout à monsieur Fresnoy, et sa conscience...

NAIGELIN, *haussant les épaules.*

Eh ! ne le sais-tu pas ? ... la conscience parle, l'intérêt crie ...

PAUL.

Et monsieur Fresnoy ? N'a-t-il donc pas parlé à mon frère, ne lui a-t-il pas dit ...

NAIGELIN.

Rien ! Fresnoy, blessé dans son orgueil de père, Fresnoy, blessé dans sa tendresse pour Léon, Fresnoy n'a rien dit et ne devait rien dire.

PAUL.

Mais comment se fait-il que la fortune et la conduite de Léon aient causé la ruine de son bienfaiteur ? ...

NAIGELIN.

Tu ne comprends pas ? Juliette aimait Léon ; la rupture de son mariage avec lui a été pour la pauvre enfant un coup affreux qui lui a brisé le cœur. Fresnoy, désespéré de la douleur de sa fille, résolut de tout tenter pour ramener Léon, et, persuadé qu'un garçon froidement ambitieux comme lui serait vite rappelé par la richesse, il se lança dans d'énormes entreprises. Tout allait bien, mais Léon ne revenait pas encore et Juliette était toujours triste et rêveuse. Elle pâissait, elle s'étiolait ; les médecins parlaient de distractions forcées, de déplacements... Nous crûmes avoir trouvé le moyen de guérir Juliette ; Fresnoy laissa les rênes de sa maison à Henri, et nous partîmes tous pour l'Italie. Là, les mois s'écoulèrent sans apporter le moindre changement dans notre pénible situation... Tout à coup des nouvelles désastreuses nous arrivèrent de Paris... La maison, par une fatalité incroyable, essayait revers sur revers, les affaires s'annulaient, les faillites succédaient aux faillites... tout semblait nous accabler à la fois. Fresnoy, brisé par la douleur, perdait courage. Je le remontai cependant, et nous revînmes. Le mal était grand et non irréparable ; mais il fallait de la force, de l'énergie pour lutter, et Fresnoy était à bout.

5.

PAUL.

Mais, vous son meilleur ami, ne pouviez-vous....

NAIGELIN.

Eh ! nous ne savions rien ; Fresnoy nous cachait avec soin sa fatale situation. Il y a un mois seulement, pressé par moi, par sa femme, au moment où nous le surprinions accablé par la douleur, il nous révéla l'affreuse vérité ; mais il n'était plus temps il n'avait plus rien... il était ruiné.

PAUL.

Bien, merci ! *(Il va prendre sa casquette et fait un pas pour sortir.)*

NAIGELIN, l'arrêtant.

Ou vas-tu ?

PAUL.

Chez Léon, pardieu ! n'est-ce pas pour cela que vous m'avez fait venir !

NAIGELIN.

Sans doute, tu auras peut-être assez de pouvoir sur lui pour le ramener, car aucune démarche ne peut ni ne doit être faite par moi ; j'aurais l'air d'être envoyé par Fresnoy, et l'excellent homme en souffrirait trop, tu comprends ?

PAUL.

Je vais chez mon frère ; si son cœur est endormi, je le réveillerai, je vous l'affirme ; et si, comme vous le dites, il n'a rien là, il faudra bien qu'il prenne un peu du mien.

SCÈNE VI

LES MÊMES. JULIETTE.

JULIETTE.

Paul !

PAUL.

Juliette ! bonne petite sœur !

JULIETTE.

Monsieur Henri m'a dit que vous étiez arrivé, et vous n'êtes pas venu voir tout d'abord ma mère, c'est mal ?

PAUL.

Pardonnez-moi, mais c'est que...

JULIETTE.

Quoi donc ? est-ce que, vous aussi, Paul, vous nous abandonnez ?

PAUL.

Oh ! vous ne pensez pas cela. (*Avec colère.*) Mais...

JULIETTE.

Qu'avez-vous donc ? vous paraîsez furieux.

PAUL.

Eh bien ! oui, je suis furieux.

JULIETTE.

Contre qui donc, mon Dieu ?

NAIGELIN.

Ne le devines-tu pas ?

JULIETTE, *baissant la tête.*

Vous avez vu peut-être monsieur de Valnay ?

PAUL.

De Valnay...

JULIETTE.

Ah ! oui, vous ne savez pas ? C'est monsieur Léon...

PAUL.

Mon frère ?...

NAIGELIN.

Oui ! il a changé de nom...

PAUL.

Ah ça ! le nom que je porte, moi, n'est donc pas honorable ?

JULIETTE, *vivement.*

Valnay est le nom d'une terre que monsieur Léon a achetée, et il a pris ce nom parce qu'il est plus élégant. Cela se passe tous les jours, et cela ne fait de mal à personne.

PAUL.

Mais il n'a donc pas songé qu'en quittant le nom de son père il brisait du même coup les liens de parenté qui nous

unissaient ? Un nom plus élégant ! Allons donc ! On a donc un nom pour être le fils de son père et un autre pour aller dans le monde, un nom que l'on met comme on met une paire de gants, pour s'habiller ?

JULIETTE.

Paul, soyez plus indulgent !

PAUL.

Indulgent ! ah ! par exemple, non ! Tout monsieur de Valnay qu'il soit, il saura ce que je pense. J'ai des vérités plein mon sac, comme disent les matelots, et, sacrebleu ! il les entendra, je vous le jure.

JULIETTE, *effrayée.*

Je vous en supplie !... c'est votre frère !...

PAUL.

Non, il ne s'appelle plus comme moi.

JULIETTE.

Paul ! si vous avez quelque affection pour moi, ne faites rien... ne dites rien qui puisse vous fâcher avec votre frère : qu'il soit heureux ! c'est tout ce que je demande ?

PAUL.

Pauvre enfant !... vous l'aimez donc toujours ?
(*Juliette se jette dans les bras de Naigelin et éclate en sanglots.*)

Juliette ! voyons, chère sœur, du courage ! J'ai tort de m'emporter devant vous ; mais c'est plus fort que moi.

NAIGELIN, *vivement.*

Voici Fresnoy ! (*A Juliette.*) Va rejoindre ta mère, mon enfant, que ton pauvre père ne te voie pas pleurer.

JULIETTE, *à Paul.*

Vous me promettez...

PAUL.

De tout faire pour vous voir heureuse. (*Bas.*) Il est impossible que Léon ne vous aime plus.

JULIETTE, *avec joie.*

Vous croyez ? (*Changeant de ton.*) Pourtant il ne vient plus !

PAUL.

Il reviendra. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

NAIGÉLIN, PAUL, FRESNOY.

PAUL.

Bonjour, mon père!

FRESNOY, *étonné.*

Tiens! c'est toi! mon garçon?

PAUL.

Comment va madame Fresnoy?

FRESNOY.

Elle est très-souffrante; elle garde la chambre; mais, comment se fait-il que tu sois à Paris?

PAUL, *voyant les signes que lui fait Naigelin et devenant très-embarrassé.*

C'est... c'est le ministre qui... et puis, je voulais venir parce que... enfin me voici... adieu!

FRESNOY.

Comment, tu pars déjà?

PAUL.

Oui... Je vais revenir. *(Il sort.)*

SCÈNE VIII

FRESNOY, NAIGELIN.

FRESNOY.

Qu'est-ce qu'il a donc?

NAIGELIN.

Il me parlait de son frère...

FRESNOY, *avec un mouvement.*

Ah! de monsieur Léon!...

NAIGELIN.

Oui, et je crois qu'il va chez lui.

FRESNOY, *vivement.*

J'espère que tu lui as dit de ne pas parler de moi ni des miens?...

NAIGELIN, *souriant doucement.*

Il est difficile de supposer qu'il n'en sera pas question entre eux.

FRESNOY.

Si Paul parle de moi à Léon... à monsieur Léon, veux-je dire, je ne lui pardonnerai de ma vie!

NAIGELIN.

Pourquoi?

FRESNOY.

Parce que je ne veux pas que monsieur Léon sache ce qui se passe ici, parce que je ne veux pas qu'il connaisse ma situation présente, parce que je ne veux pas enfin que, poussé hors de cette maison par l'orgueil et l'ambition, il y soit ramené par la pitié.

NAIGELIN.

Cependant, si, aveuglé par le miroitement de la fortune, il avait agi follement, et que le repentir...

FRESNOY.

N'insiste pas. Léon n'existe plus pour nous.

NAIGELIN.

Mais... ta fille?

FRESNOY.

Juliette? Elle aura du courage! J'en ai bien, moi, et pourtant je suis bien malheureux, va!...

NAIGELIN.

Mais tout n'est pas désespéré, cependant!

FRESNOY.

Nous sommes le vingt-neuf décembre; j'ai à payer cinquante-deux mille francs d'ici à la fin de l'année: dix-sept mille aujourd'hui et trente-cinq mille le trente-un. Les dix-sept mille francs d'aujourd'hui sont un règlement de facture; j'avais l'habitude de payer comptant; mais je réglerai; c'est la première fois que je demanderai du crédit, on ne me le refusera pas. Restent les trente-cinq mille francs

fin du mois; c'est une échéance fixe, des billets souscrits par moi à l'ordre de la maison Martin Durand et compagnie; il faut payer. J'ai vendu hier les diamants de ma femme, Jolibois doit me prêter aujourd'hui vingt mille francs qu'il m'a promis, et enfin j'ai envoyé chez mon banquier un bordereau de vingt-cinq mille francs.

NAIGELIN.

Alors, tu n'as rien à craindre.

FRESNOY.

Rien pour ce mois-ci; mais c'est le mois prochain qui m'inquiète, mes échéances sont plus lourdes encore.

NAIGELIN.

Ne suis-je pas là?... Ce que j'ai est à toi, tu le sais bien.

FRESNOY.

La moitié de ce que tu as est déjà engagé dans ma maison, et le peu qui te reste ne peut suffire pour me sauver.

NAIGELIN.

Mais, à défaut de ton banquier, de moi-même, tu as des amis. Valory, qui, grâce aux dix mille francs que tu lui as prêtés, s'est relevé et a fait même une fortune rapide et brillante, Valory surtout doit te prêter son aide.

FRESNOY.

J'ai pensé à lui.

NAIGELIN.

Espérons donc, mon vicil ami, et du courage.

FRESNOY.

J'en ai encore; j'en aurai tant que mon honneur commercial ne sera pas menacé. Mais, tiens, je suis tourmenté... par rapport à ce bordereau; je ne puis attendre la réponse du banquier, et je vais chez lui!

NAIGELIN.

Ne fais pas une telle démarche! En banque, on interprète tout mal! c'est la règle; en allant chez mon notaire, je passerai chez ton banquier, moi, et je saurai ce que tu dois espérer.

FRESNOY.

Merci.

NAIGELIN.

C'est bon ! à tout à l'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

FRESNOY, HENRI.

HENRI.

Monsieur, voici les factures des dix-sept mille cinq cents francs que nous avons à payer aujourd'hui.

FRESNOY.

Bien ! vous avez préparé les règlements ?

HENRI.

Non, monsieur !

FRESNOY.

Comment?...

HENRI.

J'ai payé... les factures étaient acquittées.

FRESNOY, *stupéfait.*

Vous avez payé comp'ant ?

HENRI.

Comme toujours, oui, monsieur.

FRESNOY.

Et vous ne m'avez pas prévenu?...

HENRI.

Vous étiez occupé, je n'ai pas voulu vous déranger.

FRESNOY.

Mais, malheureux ! vous me perdez, en agissant comme vous l'avez fait.

HENRI.

Moi?...

FRESNOY.

Eh ! sans doute ! me démunir d'argent en présence d'é-

chéances fixes... c'est me perdre... Et c'est vous, vous, Henri, qui connaissez ma situation aussi bien que moi-même?

HENRI.

Mais, c'est précisément parce que je la connais que j'ai cru devoir agir ainsi que je l'ai fait. Vous vous effrayez à tort...

FRESNOY.

Je n'ai plus rien en caisse, et j'ai trente-cinq mille francs à payer dans deux jours.

HENRI.

Mais monsieur Jolibois, m'avez-vous dit, doit vous apporter vingt mille francs ce matin; j'ai envoyé avant hier un bordereau de vingt-cinq mille francs chez le banquier, et notre première échéance n'est plus que dans vingt jours.

FRESNOY, avec résignation.

C'est possible!... Enfin! vous avez cru bien agir, je n'ai pas le droit de vous en vouloir... Je vais auprès de ma femme... Dès que Jolibois arrivera, envoyez-moi chercher.

HENRI.

Oui, monsieur... (*Fresnoy sort.*)

SCÈNE X

HENRI, ISIDORE.

HENRI, voyant Isidore qui entre.

Isidore.

ISIDORE.

Quoi donc?

HENRI.

J'allais ce matin vous proposer une bonne affaire, lorsque Paul est venu nous interrompre.

ISIDORE.

Tiens, c'est vrai, je n'y pensais plus, qu'est-ce que c'est?

HENRI.

Il s'agit d'avoir, pour une vingtaine de mille francs peut-être, une maison qui en vaut cent mille, au bas mot.

ISIDORE.

Peste! c'est gentil. Et cette maison c'est?

HENRI, *regardant autour de lui.*

C'est... une maison qui croule; le fonds ne vaut plus rien, si ce n'est pour moi qui le connais parfaitement. Prêtez-moi vingt mille francs, ajoutez-y quarante mille francs pour le fonds de roulement, ce qui, joint à ce que je possède, fera l'affaire. Nous nous associerons ensemble, en six mois je relève la maison, j'en répons. Vous m'apporterez les écus, j'apporte le travail, vous n'aurez rien à faire, et nous partagerons les bénéfices.

ISIDORE.

Tiens! tiens! tiens! c'est assez joli, au fait.

HENRI.

Eh bien! cela vous va-t-il?

ISIDORE, *réfléchissant.*

Mais, ma foi...

HENRI, *vivement.*

Jolibois!... silence!

SCÈNE XI

LES MÊMES, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, *à voix basse.*

Est-ce vrai, ce que l'on dit ce matin?

HENRI.

Qu'est-ce qu'on dit?

JOLIBOIS.

Que le banquier chez lequel Fresnoy a un compte ouvert lui refuse son bordereau de fin de mois?

HENRI.

Nous n'avons pas la réponse du banquier, mais je crains effectivement que cette réponse ne soit mauvaise.

JOLIBOIS.

Ainsi la maison ?...

HENRI, *hypocritement*.

Dégringole...

JOLIBOIS.

Et si le banquier refuse d'escompter les valeurs...

HENRI.

C'est dans deux jours la fin du mois, on ne pourra payer.

JOLIBOIS.

Alors, c'est fini ?

HENRI, *très-hypocrite*.

Ne m'en parlez pas, cela me désole !

JOLIBOIS.

Mais cependant Fresnoy m'avait dit, hier, avoir en caisse des fonds suffisants pour faire face, dans tous les cas, à son échéance.

HENRI.

Cela était vrai, mais on est venu présenter des factures, il y a un quart d'heure, et j'ai eu devoir payer comptant...

JOLIBOIS, *le regardant*.

Ah ! ah ! vous êtes malin, vous ! Vous avez payé, pensant que le banquier refuserait le bordereau ?

HENRI.

J'ai compté sur les vingt mille francs que vous aviez promis à monsieur Fresnoy.

JOLIBOIS.

Allons donc, farceur, ces vingt mille francs ne feraient que retarder sa chute sans l'empêcher, et je ne veux pas les perdre, moi !

HENRI.

Dame, cela vous regarde.

JOLIBOIS, *réfléchissant*.Diable... diable ! cela change la thèse. (*Bas à Henri.*) Dites donc, si le père Fresnoy ne peut tenir, ce dont je serais désespéré, mais enfin il faut tout prévoir... La maison ne vaudrait rien, mais la clientèle est excellente, vous la connaissez... On pourrait faire une affaire...

HENRI.

Vous comprenez, dans ma position...

JOLIBOIS.

Je comprends tout ; vous êtes un finaud, mon cher, vous êtes très-fort. Je vous donnerais volontiers un intérêt dans ma maison si vous m'apportiez les affaires de celle-ci...

SCÈNE XII

LES MÊMES, JOSÉPHINE, puis LOUISE.

JOSÉPHINE, *le cœur gros.*

Ah ! messieurs...

JOLIBOIS.

Ah ! madame Raymond, j'ai l'honneur de vous saluer ; comment allez-vous ?

JOSÉPHINE.

Bien doucement, je suis si tourmentée pour mes pauvres amis !

JOLIBOIS.

Oui, je vous comprends !

JOSÉPHINE.

N'est-ce pas ? ah ! cela me fend le cœur de les voir dans cette affreuse situation !

ISIDORE.

C'est horrible !

HENRI.

C'est abominable !...

JOLIBOIS.

C'est navrant !... (*Louise entre.*)

JOSÉPHINE.

Eux que j'ai vus riches et heureux, les voir ruinés !...

LOUISE, *vivement.*

Ruinés ! c'est donc vrai, monsieur Fresnoy est ruiné ?

JOSÉPHINE.

Hélas !...

LOUISE.

Ah! quel malheur pour moi!

JOSÉPHINE.

Et pour moi donc!

LOUISE.

Oh! pour moi surtout; car enfin, je m'y plaisais moi, ici, mon mari s'y était habitué, et mes pauvres enfants se regardaient comme chez eux. S'il faut que nous partions, ça va leur être bien pénible, c'est affreux!

HENRI.

Oui, c'est désolant.

ISIDORE.

Ce ne sont ni nos larmes ni nos lamentations qui remettront les choses en meilleur état.

JOSÉPHINE.

Ah! ça, c'est vrai!

JOLIBOIS.

Je me sauve... J'étais monté en passant pour savoir des nouvelles, je reviendrai.

HENRI.

Vous ne voulez donc pas voir monsieur Fresnoy?

JOLIBOIS.

Pourquoi faire?... je l'aime beaucoup, moi, ce brave homme, le spectacle de sa douleur me ferait mal, je n'y puis rien. Ainsi vaut-il mieux que je m'évite une scène qui me briserait le cœur; je reviendrai tout à l'heure savoir si le banquier a accepté le bordereau.

HENRI.

Hum!... j'en doute.

JOLIBOIS.

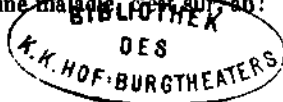
C'est égal. (A Louise.) Ce qui arrive est toujours bien malheureux. Au revoir! (Il sort.)

HENRI.

Isidore, venez donc. (Ils sortent.)

JOSÉPHINE.

J'en ferai une maladie, n'est-ce pas?



LOUISE.

Ah!

JOSÉPHINE, à Louise.

Qu'est-ce que vous allez faire, ma pauvre Louise?

LOUISE.

Mon devoir, ma bonne madame Raymond ; je vais prévenir tous les fournisseurs afin que, pendant qu'il en est temps encore, ils envoient toucher leurs notes, vous comprenez?... ces pauvres gens ont eu confiance en moi.

JOSÉPHINE.

Et il ne faut pas qu'ils perdent.

LOUISE.

Ah! mes pauvres enfants... C'est bien triste! (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII

JOSÉPHINE, MADAME FRESNOY.

JOSÉPHINE.

Tout cela est bien ennuyeux. Ah! c'est toi, ma pauvre amie, je ne me consolerais jamais de ce qui arrive, j'en mourrai!

MADAME FRESNOY.

Joséphine, je t'en prie; j'ai besoin de force et de courage; si ceux qui m'aiment et qui m'entourent ne me soutiennent pas, je serai faible contre le malheur!

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce que tu veux, c'est plus fort que moi... j'é-touffe!... (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil*)

MADAME FRESNOY, la soutenant.

Je t'en conjure, aie de l'énergie.

JOSÉPHINE.

Ah! je ne sais pas comment tu peux faire, toi.

MADAME FRESNOY.

Crois tu donc que je ne souffre pas?

JOSÉPHINE.

Oh ! pas autant que moi, va... Je suis seule à souffrir !
Une pauvre veuve sans famille !

MADAME FRESNOY.

Mais n'es-tu pas avec nous ?

JOSÉPHINE.

Hélas ! n'allons-nous pas nous séparer ?

MADAME FRESNOY.

Comment, tu nous abandonnes ?

JOSÉPHINE.

Moi ? ah ! tu ne me connais pas ! Mais... vous n'avez plus rien, ma pauvre amie, et j'ai trop d'âme, moi, pour rester avec vous !... Que ferais-je ici ?

MADAME FRESNOY.

Tu nous aiderais à supporter le malheur

JOSÉPHINE.

Non ! je sens que je n'en aurais pas le courage ! Ma douleur augmenterait la tienne, vois-tu ? mieux vaut maintenant que nous nous séparions. Ah ! ce sera un coup affreux pour moi... mais je suis habituée aux sacrifices !

MADAME FRESNOY.

Voyons, Joséphine, du courage.

JOSÉPHINE.

Toi que j'ai vue dans la prospérité... je ne pourrais plus te voir dans la misère, cela me serait impossible... Je me connais ! quand mes amis sont malheureux... je n'ai plus la force de les voir... ça m'a toujours fait cet effet-là !

MADAME FRESNOY.

Joséphine !... pauvre amie !... mais que feras-tu ?

JOSÉPHINE.

Oh ! ne t'inquiète pas de moi !... une pauvre veuve... sans famille... a besoin de sipeu... À propos... et le trousseau de Juliette... qu'est-ce que tu en vas faire, maintenant qu'elle ne se marie plus ?... Si tu voulais... je connais quelqu'un qui va se marier et qui pourrait t'en débarrasser...

en faisant une petite différence... Tu consentirais bien à perdre moitié, n'est-ce pas ? Dans ta position il faut savoir lirer parti de tout. (*Elle sanglote.*) Ah ! que cela me fait mal... de te quitter !

MADAME FRESNOY.

Non ! non ! je ne souffrirai pas que tu nous quittes...

JOSÉPHINE.

Tu veux donc que je tombe malade ? alors...

MADAME FRESNOY

Oh ! ne te désolés pas ainsi, tout n'est pas perdu encore.

JOSÉPHINE.

Tu crois ? Enfin je ne voudrais pas t'enlever tes dernières illusions ; mais moi, je n'espère plus. (*Sanglotant.*) Il faut que je me résigne... je ne te verrai plus.

AUGUSTE, *entrant.*

Madame, monsieur Jolibois demande monsieur ?...

MADAME FRESNOY.

Monsieur Jolibois ! oh ! faites entrer ! (*A Joséphine.*) Pardonne-moi !

JOSÉPHINE.

Du moment que je suis indiscrete, du moment qu'il y a un mystère...

MADAME FRESNOY.

Mais, non... je...

JOSÉPHINE.

C'est bien ! c'est bien ! je me retire... (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV

MADAME FRESNOY, puis JOLIBOIS.

MADAME FRESNOY, *seule.*

Monsieur Jolibois !... oh ! il ne nous abandonne pas, lui !... Ces vingt mille francs qu'il a promis à monsieur Fresnoy peuvent encore nous sauver ; ils peuvent donner à mon mari le temps nécessaire. (*Jolibois entre.*)

JOLIBOIS, *saluant.*

Madame.

MADAME FRESNOY.

Mon mari a été obligé de sortir ce matin ; je savais que vous deviez venir, et j'ai voulu vous recevoir à sa place.

JOLIBOIS.

En vérité, madame, je suis trop heureux !

MADAME FRESNOY.

Comment vous portez-vous d'abord ?

JOLIBOIS.

Tout doucement.

MADAME FRESNOY.

Est-ce que vous seriez malade ?

JOLIBOIS.

Non... mais je suis inquiet... tourmenté. Ah ! chère madame, les temps sont durs.

MADAME FRESNOY.

Je vous attendais, monsieur, avec une bien vive impatience.

JOLIBOIS.

Mes affaires sont nulles.

MADAME FRESNOY.

Et je vous avouerai que ne vous voyant pas venir ce matin, je craignais...

JOLIBOIS.

Les rentrées sont bien difficiles.

MADAME FRESNOY.

Je le crois, mais...

JOLIBOIS.

Ma maison marche encore... mais il me faut un capital énorme, je suis obligé de faire des crédits effrayants.

MADAME FRESNOY.

Mais... je...

JOLIBOIS.

Croyez-vous que mon propriétaire parle d'augmentation

nouvelle ? Ma parole d'honneur, je ne sais pas comment font ceux qui mettent de l'argent de côté, moi !

MADAME FRESNOY.

Monsieur Jolibois, vous connaissez notre pénible situation ?

JOLIBOIS.

Oui... oui... Oh ! je vous plains de tout mon cœur...

MADAME FRESNOY.

Et je...

JOLIBOIS.

Tenez, j'en parlais hier avec Armand Thévenot, le détaillant, vous savez ?.... Une bonne maison cependant.... Eh bien ! il avait six mille francs à payer à la fin du mois pour moi, et il est venu me demander un renouvellement, que je n'ai pas pu lui refuser... Voilà six mille francs qu'il faut que je sorte de ma caisse au moment où je m'y attendais le moins.

MADAME FRESNOY.

Heureusement que votre fortune vous permet...

JOLIBOIS.

J'ai eu ce matin deux traites qui me sont revenues impayées, et que je me suis vu contraint de rembourser... la somme était ronde, j'ai été obligé d'aller chez mon banquier, et...

MADAME FRESNOY.

Cela m'explique votre retard ; j'étais impatiente, mais je ne doutais pas de vous...

JOLIBOIS.

Madame...

MADAME FRESNOY.

Les vingt mille francs que vous avez promis à mon mari nous sauvent l'honneur, monsieur Jolibois, et d'un seul coup vous payez les services que jadis nous avons été trop heureux de vous rendre.

JOLIBOIS.

Mais je serai toujours votre obligé, croyez-le.

MADAME FRESNOY.

Non, nous ne l'entendons pas ainsi.

JOLIBOIS.

Si morbleu ! vous m'avez rendu service. Oh ! je m'en souviendrai toujours ; c'est gravé là..... et ce cher Fresnoy.....

MADAME FRESNOY.

Mais c'est lui qui va être votre obligé.

JOLIBOIS.

Ne dites pas ce mot-là.

MADAME FRESNOY.

Oh ! je vous le jure, de notre côté la reconnaissance...

JOLIBOIS.

Ne parlons pas de ça.

MADAME FRESNOY.

Nous avons tout calculé, les mauvaises chances comme les bonnes, et avec ces vingt mille francs nous espérons encore...

JOLIBOIS.

Chère madame, croyez que cela sera une véritable joie pour moi de vous être agréable à vous et à ce cher Fresnoy.

MADAME FRESNOY.

Excellent ami !

JOLIBOIS.

De pouvoir aider un galant homme.

MADAME FRESNOY.

Monsieur Jolibois...

JOLIBOIS.

Un homme d'honneur s'il en fut.

MADAME FRESNOY.

Cher monsieur !

JOLIBOIS.

La réputation de loyauté la plus justement acquise.

MADAME FRESNOY.

Encore une fois...

JOLIBOIS.

C'est moi qui vous serai éternellement reconnaissant de me permettre de vous être utile à tous deux.

MADAME FRESNOY.

Ah ! c'est trop.

JOLIBOIS.

Et ces vingt mille francs seront à votre disposition dans dix ou douze jours d'ici.

MADAME FRESNOY, *stupéfaite*.

Comment ?

JOLIBOIS.

Laissons passer seulement cette échéance.

MADAME FRESNOY.

Mais c'est précisément pour cette échéance que nous comptions...

JOLIBOIS.

Vous comprenez, ce renouvellement d'hier, ces maudits remboursements de ce matin, tout cela m'a mis à sec.

MADAME FRESNOY.

Alors nous avons eu tort d'avoir foi en votre parole.

JOLIBOIS.

Mon Dieu ! chère madame, vous savez bien que dans les affaires on ne fait pas ce que l'on veut... Si cela ne dépendait que de moi... mais j'ai une échéance écrasante.

MADAME FRESNOY, *froidement*.

Je vous crois.

JOLIBOIS.

Je n'ai que strictement ce qui m'est nécessaire pour cette fin de mois... J'ai bien quelques petites brochures, quelques petites valeurs un peu longues, et si elles pouvaient vous être agréables...

, SCÈNE XV

LES MÊMES, FRESNOY.

FRESNOY, *qui a entendu.*

Je vous remercie, le banquier a refusé mon bordereau.
Naigelin vient de me l'apprendre !

MADAME FRESNOY.

Mon ami !

JOLIBOIS.

Pas possible ! mais alors, à quoi sert la banque ? C'est monstrueux, cela, savez-vous ? Comment, il vous a refusé votre bordereau, à vous ? mais c'est une indignité, c'est une infamie !

MADAME FRESNOY.

C'est surtout un grand malheur pour nous.

JOLIBOIS.

Ah ! je suis plus désolé que vous, allez. J'aime tant à rendre service, moi, à obliger les autres ! D'ailleurs, je ne veux pas croire que vous en soyez là, cela me ferait trop de peine !... et je m'en vais en espérant que vous vous trompez sur votre situation et que tout cela s'arrangera...

FRESNOY.

Adieu, monsieur !

JOLIBOIS, *saluant.*

Madame. (*Madame Fresnoy sort.*) Et vous savez ? si l'année prochaine, vous aviez besoin de moi, je serais tout à vous. (*Il sort.*)

FRESNOY, *seul.*

Cet homme-là fera fortune, et moi, dans quelques jours, je serai dans la misère.

SCÈNE XVI

FRESNOY, NAIGELIN.

NAIGELIN.

Tu viens de voir Juhbois ?

FRESNOY.

Oui... encore un que tu avais bien jugé !

NAIGELIN.

Pauvre ami !

FRESNOY.

• Et j'ai fait du bien à ces gens-là, moi !

NAIGELIN.

Ne le regrette pas ! Tu as agi selon ta conscience...

FRESNOY.

L'abandon dans le malheur, voilà donc la récompense de l'honnêteté.

NAIGELIN.

Fresnoy !

FRESNOY.

Ah ! décidément c'est une duperie que de garder sa conscience pure ?

NAIGELIN.

Tais-toi ! L'honnêteté dans le cœur doit être comme un clou bien planté à la muraille : plus le malheur frappe sur elle, plus elle enfonce ; d'ailleurs, encore une fois, prends ce que j'ai et paye !

FRESNOY.

Non, jamais ! j'espère encore en Valory ! Je l'ai si souvent obligé qu'il est impossible qu'il me refuse, lui ! *(Il sort.)*

SCÈNE XVII

NAIGELIN, PAUL.

NAIGELIN, *secouant la tête.*

Valory! pauvre ami, allons tout est dit! (*A Paul.*) Ah!...
as-tu vu ton frère?

PAUL.

Non, il était sorti.

NAIGELIN.

Écoute, Paul, il faut que Léon vienne ici demain implorer
son pardon et demander la main de Juliette.

PAUL.

Pourquoi demain?

NAIGELIN.

Parce que Fresnoy n'acceptera le secours de Léon que
si Léon devient son gendre; parce que, faute de ce secours,
Fresnoy va se trouver en face de la faillite, et que, plutôt
que de se voir déshonoré, il se tuera.

PAUL.

Mon père!...

NAIGELIN.

Tu vois bien qu'il faut que Léon vienne.

PAUL.

Éh bien! il viendra!

FIN DE TROISIEME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, ISIDORE.

HENRI.

Vous comprenez bien, n'est-ce pas? Dans les conditions présentes, les créanciers de M. Fresnoy seront trop heureux de trouver un acquéreur : la maison est, depuis la ruine de son chef, tellement dépréciée sur la place, que personne n'oserait la prendre...

ISIDORE.

Sans doute.

HENRI.

Moi seul puis l'acheter. Nous ferons l'affaire avec Jolibois, car vos capitaux ne suffiraient pas. Nous lui donnerons un intérêt, un tiers pendant deux ans, le temps de le rembourser, puis nous trouverons bien un joint pour nous en débarrasser, et alors la maison sera à nous seuls. Cela vous convient-il?

ISIDORE.

Oui... mais ce pauvre M. Fresnoy, qui vous a fait tant de bien!...

HENRI.

Lui fais-je donc du mal en achetant son fonds? Nous profitons d'une bonne occasion dont un autre profiterait à notre place. Peut-on nous reprocher quelque chose?

ISIDORE.

Je ne dis pas cela.

HENRI.

Eh bien, alors ?

ISIDORE.

Mais c'est ce pauvre M. Fresnoy...

HENRI.

Eh mon Dieu ! je le plains comme vous, plus que vous peut-être, mais est-ce notre faute s'il s'est ruiné ? avons-nous contribué à son malheur ?

ISIDORE.

Non, mais nous en profitons.

HENRI.

Qu'est-ce que vous voulez ? cela arrive tous les jours, le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre. Pour que ceux qui ne possédaient rien hier possèdent aujourd'hui, il faut que ceux qui possédaient hier ne possèdent plus aujourd'hui. C'est clair !

ISIDORE.

Au fait... c'est vrai...

HENRI.

D'ailleurs, si l'affaire ne vous va pas... un autre la fera avec moi... Ce que j'en disais, c'était pour vous... dans votre intérêt... Vous aviez là une façon avantageuse et facile de bien placer votre héritage...

ISIDORE.

Oui, je sais bien... Voyons, monsieur Henri... je n'ai pas beaucoup d'esprit, je me rends justice, mais je ne suis pas méchant... D'ailleurs, c'est drôle, mais j'aime cette maison, j'y suis habitué, cela me ferait de la peine de m'en aller. Enfin, ce que nous ferons n'est pas une mauvaise action, n'est-ce pas ?

HENRI.

Puisque tout le monde en ferait autant ! Nous rendrons même service à monsieur Fresnoy, car personne n'achèterait sa maison à notre défaut...

ISIDORE.

Ah bien ! cela me décide...

HENRI.

C'est convenu alors ?

ISIDORE.

C'est convenu ; je vais chez mon notaire le prévenir que j'ai trouvé l'emploi de mes fonds.

HENRI.

A tantôt. (*Isidore sort.*)

SCÈNE II

HENRI, LOUISE.

LOUISE.

Monsieur Henri, est-ce que c'est décidément fini ?

HENRI.

Je le crains, ma pauvre Louise.

LOUISE.

Mais c'est que... Alors je voudrais m'en aller, moi.

HENRI.

Déjà ?

LOUISE.

Si monsieur Fresnoy ne paye pas, on va le poursuivre... les huissiers viendront... on saisira peut-être... et...

HENRI

Oh ! soyez sans crainte, on respectera ce qui est à vous.

● LOUISE.

Vous croyez?... Enfin, c'est égal, j'ai envoyé Auguste louer une petite chambre dans le quartier, afin d'y faire transporter ce qui nous appartient...

HENRI.

Madame Raymond est dans sa chambre, n'est-ce pas ?...

LOUISE.

Oui, monsieur.

HENRI.

Bien. (*Il sort.*)

LOUISE, *seule.*

Ah! c'est tout de même bien malheureux pour moi, ce qui arrive.

SCÈNE III

LOUISE, FRESNOY.

FRESNOY, *appelant.*

Auguste! Auguste! Où donc est Auguste? voilà trois fois que je le fais appeler.

LOUISE.

Il est sorti, je crois.

FRESNOY.

Sorti! Je ne l'ai envoyé nulle part; pourquoi est-il sorti sans me prévenir?

LOUISE, *aigrement.*

Mon Dieu! mon mari n'a pas commis un crime; d'ailleurs, il n'est pas perdu, il va revenir. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

FRESNOY, NAIGELIN, puis PAUL.

FRESNOY.

Déjà l'insolence!

NAIGELIN.

Bonjour!

PAUL, *entrant vivement.*

Mon père, Léon va venir!

FRESNOY, *étonné.*

Léon?

PAUL.

Oui.

FRESNOY.

Léon, je ne veux pas le voir!

NAIGELIN.

Fresnoy!

FRESNOY.

Non! j'ai assez souffert! Je suis las de me trouver en face de ces gens-là! (*Il sort.*)

SCÈNE V

NAIGELIN, PAUL.

NAIGELIN.

Tu as donc enfin vu ton frère?

PAUL.

Eh non! il est introuvable et invisible, à ce qu'il paraît.

NAIGELIN.

Eh bien alors?

PAUL.

Mais je lui ai laissé une lettre, et écrite de bonne encre, je vous le jure. S'il ne vient pas ce matin... (*Le voyant.*) Ah! le voilà!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LÉON.

LÉON, *très-froid.*

Cher monsieur Naigelin! qu'il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous serrer les mains!

NAIGELIN.

C'est un peu votre faute, mon cher Léon, car je suis toujours ici, moi!

LÉON.

Oui, c'est un reproche que je mérite, et je l'accepte; mais croyez que je ne suis pas sans excuse. J'ai eu de nombreuses et sérieuses occupations...

PAUL, *l'interrompant.*

Enfin, te voilà! et ce n'est, pardieu, pas malheureux!

LÉON.

Ah ça ! qu'as-tu donc ? Au ton de la lettre que tu m'as laissée, à celui de tes paroles, il semble que tu sois furieux contre moi.

PAUL.

Je le suis, en effet !

LÉON, *riant*.

Et à quel propos ?

PAUL.

A quel propos ? Il s'agit de monsieur Fresnoy.

LÉON, *étonné*.

De monsieur Fresnoy ?

PAUL.

Oui ! de monsieur Fresnoy, de notre bienfaiteur, de notre père, de celui enfin grâce auquel je puis, moi, aujourd'hui, faire mon chemin dans la marine, et toi, le présenter dans le monde.

LÉON.

Mon Dieu ! je n'ignore pas ce que monsieur Fresnoy a fait pour nous.

PAUL.

Pardieu ! sans lui notre enfance eût été trop heureuse de voir s'ouvrir devant elle les portes de l'hospice.

LÉON.

Paul !

PAUL.

N'est-ce pas la vérité ?

LÉON.

Est-ce que c'est pour savoir si j'ai bonne mémoire que tu m'as écrit de venir ici ce matin ?

PAUL.

C'est pour savoir si tu as du cœur !

LÉON.

Paul !

PAUL.

Ma foi ! c'est qu'on a le droit d'en douter ici !

LÉON.

Ah!

NAIGELIN, à Paul.

Tais-toi!

LÉON, très-calme.

Veux-tu enfin me faire la grâce de me donner une explication ?

PAUL.

En deux mots : le malheur est entré ici. Monsieur Fresnoy est ruiné !

LÉON.

Ruiné !

PAUL.

Sa maison est menacée de la faillite.

LÉON.

Eh bien ! tu n'avais pas besoin de crier si fort pour m'apprendre ce douloureux événement. J'aime sincèrement monsieur Fresnoy et sa famille, et je suis heureux que ma position présente me permette de lui témoigner toute ma profonde affection autrement que par de stériles paroles. Veux-tu me conduire près de lui ?

NAIGELIN.

Dans quelques instants; monsieur Fresnoy m'a chargé de vous recevoir.

LÉON.

Oui... Je comprends... Sa délicatesse serait froissée! Eh bien, cher monsieur Naigelin, voici un bon de cent mille francs sur le Trésor... et si vous voulez bien vous charger...

NAIGELIN, repoussant le papier.

Pardon... Paul n'a pas eu le temps de vous expliquer complètement la situation. Monsieur Fresnoy refuse absolument tout secours.

LÉON, étonné.

Mais cependant...

NAIGELIN.

Permettez ! il aurait probablement accepté les services de

Léon Chastel, son fils adoptif, mais il ne saurait rien prendre des mains de monsieur de Valnay.

LÉON.

Est-ce que monsieur Frésnoy me garde rancune d'avoir pris le nom de la terre que j'ai achetée?... Je me suis pourtant mis en règle auprès de la Chancellerie.

PAUL.

Ce n'est pas cela.

LÉON.

Veut-il donc que je me remette commis de magasin ? En conscience, je ne le puis pas...

NAIGELIN.

Non. Mais monsieur de Valnay pourrait reprendre les choses là où les a laissées Léon Chastel.

LÉON.

Comment ?

PAUL.

Ah ça ! est-ce que, depuis que tu es riche, tu es devenu sourd ?

NAIGELIN.

Paul !

LÉON.

Je ne comprends pas !

PAUL.

C'est pourtant limpide, et tu as l'intelligence rétive.

NAIGELIN.

Tais-toi ! (A Léon.) Voyons ! répondez-moi franchement. Aimez-vous Juliette ?

LÉON.

Mon Dieu ! j'aime mademoiselle Juliette comme une sœur, et ce serait avec une véritable joie que je la verrais heureuse.

PAUL, à part.

Sacrebleu !

NAIGELIN.

Alors, je n'ai rien à vous dire.

LÉON.

Je ne comprends pas !

PAUL.

Tu ne comprends pas? Eh bien! il faut que tu épouses Juliette. Est-ce clair? comprends-tu, maintenant ?

LÉON.

Il faut que j'épouse Juliette ?

PAUL.

Tu seras bien à plaindre !

LÉON, à Naigelin.

Cher monsieur Naigelin, je suis disposé à tout faire pour assurer le repos de monsieur Fresnoy, mais ce que vous exigez là de moi est impossible.

PAUL.

Impossible !

LÉON.

Si la somme que j'offre n'est pas suffisante, je suis prêt à la doubler, à la tripler, s'il le faut.

NAIGELIN.

Eh! monsieur, il ne s'agit pas seulement d'argent.

PAUL.

Il s'agit de cœur.

LÉON, froidement.

Pardon, il s'agit de l'avenir de mademoiselle Juliette et du mien, et serait-il raisonnable d'engager...

NAIGELIN, l'interrompant.

Oh! du moment que vous raisonnez froidement ces choses-là...

LÉON.

Mais il me semble que ces choses-là valent bien la peine d'être raisonnées. Mon Dieu! la pensée qui vous guide tous les deux est excellente, je le sais; mais, permettez-moi de le dire, ni l'un ni l'autre ne voyez juste en ce moment. Ce que l'on est convenu de nommer les grands sentiments vous égare. Si j'avais du cœur à votre manière, j'épouserais Juliette dès demain, et, dans quelques années, mademoiselle

Juliette et moi nous nous repentirions très-certainement de cet acte d'héroïsme auquel vous applaudiriez aujourd'hui.

NAIGELIN, *avec ironie.*

Mes compliments, cher monsieur, vous ne ferez jamais de folies, je vous le garantis; de mon temps la jeunesse était moins sage.

LÉON.

Que voulez-vous, monsieur, je suis de mon époque; aujourd'hui on ne se grise plus avec des mots et l'on ne prend pas les sons pour les raisons; on réfléchit, on discute, on raisonne et l'on se défie, à bon droit, autant des coups de cœur que des coups de tête.

NAIGELIN.

C'est-à-dire que l'on a plus d'esprit qu'autrefois?

LÉON.

Non, mais on est plus calme, plus froid, moins susceptible de passions; on sacrifie moins au présent et plus à l'avenir, on sait arranger sa vie; en un mot, on est plus sérieux.

NAIGELIN.

Ah! être sérieux, voilà le grand mot; savoir arranger sa vie, c'est-à-dire marcher de déductions en déductions, comme une règle de mathématiques. Eh! jeunes gens, laissez donc cette manie du siècle à ceux qui ont la tête pleine et la poitrine vide. Que diable! ne portez pas perruque avant l'âge!

LÉON.

Monsieur, je n'ai nullement l'intention de discuter avec vous sur ce sujet; d'ailleurs, il ne s'agit pas de moi en ce moment, mais de la ruine de monsieur Fresnoy. Eh bien! cette ruine, je suis prêt à la conjurer. J'ai reçu jadis les bienfaits de monsieur Fresnoy, pourquoi rougirait-il aujourd'hui d'accepter mon aide? Pourquoi exigerait-il le sacrifice de ma vie entière au profit de son bonheur présent?

PAUL.

Monsieur Fresnoy n'exige rien, c'est moi qui exige.

LÉON.

Tui ?

PAUL.

Oui, moi ; je veux que Juliette soit heureuse !

LÉON.

Et qui te dit qu'elle le serait en m'épousant ?

PAUL.

Cependant, jadis tu devais l'épouser...

LÉON.

Sans doute, mais la nécessité me contraignait alors à obéir. Aujourd'hui, la situation n'est plus la même ; et... puis, mes goûts, mes relations, mes habitudes différent absolument de ceux de la famille de monsieur Fresnoy.

PAUL.

Tiens, tu n'es qu'un ingrat !

LÉON.

Tu te trompes encore. Je suis et je serai toujours très-reconnaissant envers monsieur Fresnoy, mais la reconnaissance a de justes bornes, qu'on ne saurait raisonnablement exiger qu'elle franchît. J'aime monsieur Fresnoy, je le répète, mais ne fais-je pas ce que je dois faire en lui offrant une partie de ma fortune en paiement de ma dette?... Les services rendus ne sont pas des avances dont on doit entendre toucher régulièrement les intérêts ; et il ne s'ensuit pas de ce qu'un homme a pris soin de votre jeunesse pour que vous lui sacrifiez tout votre avenir. Dans ce cas, le bienfaiteur serait l'obligé, et le bienfait ne serait que de l'usure.

NAIGELIN.

Mais Juliette vous aime...

LÉON.

Vous vous trompez, car ce qu'elle a pris pour de l'amour n'était, j'en suis sûr, qu'un rêve de jeune fille. D'ailleurs, je vous le répète, je ne l'aime, moi, que comme une sœur.

PAUL.

Léon !...

LÉON.

Que le monde soit juge entre nous !

JULIETTE, *entrant.*

C'est inutile.

PAUL.

Ma sœur !

SCÈNE VII

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE.

Monsieur Léon a raison ; ce que je croyais un amour sérieux n'était effectivement qu'un rêve de jeune fille. Vos paroles, monsieur, m'ont fait lire dans mon cœur, et c'est moi qui, aujourd'hui, refuserais d'être un obstacle à votre brillant avenir.

LÉON.

Mon Dieu, mademoiselle !...

JULIETTE.

Ne cherchez pas à vous excuser, monsieur ; soyez certain que j'ignorais complètement la décision de mon père et les intentions de monsieur Naigelin et de monsieur Paul. Si vous avez trop d'ambition dans la tête pour sacrifier votre existence à celle d'une pauvre jeune fille, j'ai trop de fierté, moi, pour ne pas m'éviter l'explication de votre conduite. Allez, monsieur, et soyez heureux ; je me souviendrai toujours que vous m'avez nommée votre sœur.

LÉON.

Je me retire, mademoiselle... (*A Naigelin.*) Veuillez être assez bon pour engager monsieur Fresnoy à ne pas repousser un service que je serai heureux de lui rendre.

NAIGELIN.

Monsieur Fresnoy n'a besoin de personne, monsieur.

LÉON.

Dans tous les cas, je serai toujours à sa discrétion... (*Il salue.*)

PAUL, au moment où Léon va pour sortir.

Ah! vous avez bien fait de vous faire appeler monsieur de Valnay, car si vous étiez encore aujourd'hui Léon Chastel, c'est moi qui changerais de nom pour ne plus porter le vôtre.

JULIETTE.

Paul !...

LÉON.

Monsieur !...

PAUL.

Eh bien ?

JULIETTE, épouvantée, à Léon.

C'est votre frère !

LÉON.

Soyez tranquille, mademoiselle, je ne l'oublierai pas...
(Il sort.)

NAIGELIN, arrêtant Paul, qui s'est élancé pour suivre Léon.
Où vas-tu ?

PAUL.

Pardieu! je vais...

NAIGELIN, lui montrant Juliette qui est tombée à demi évanouie dans un fauteuil.

La tuer, n'est-ce pas ?

SCÈNE VIII

JULIETTE, NAIGELIN, puis FRESNOY et MADAME FRESNOY.

FRESNOY, conduisant sa femme à un fauteuil.

Comment te sens-tu ?

MADAME FRESNOY.

Mieux, merci.

JULIETTE, s'avançant.

Ma bonne mère, monsieur Léon soit d'ici.

MADAME FRESNOY.

Léon !

JULIETTE.

Il sort d'ici pour ne plus y revenir.

FRESNOY.

Pauvre enfant !

JULIETTE.

Ne me plaignez pas, mon père... je ne souffre plus par lui... je n'ai qu'une douleur au cœur, et cette douleur c'est d'avoir été involontairement la cause du malheur qui vous frappe... Vous avez voulu me donner le bonheur, et vous avez appelé le chagrin sur vous ! Mon père, pardonnez-moi !

FRESNOY.

Juliette !

MADAME FRESNOY.

Ne seras-tu pas toujours notre joie ?

JULIETTE.

Je dois être plus encore, ma mère ; j'ai été la cause du malheur, je dois contribuer à le réparer.

FRESNOY.

Comment ?

MADAME FRESNOY.

Que veux-tu donc faire ?

JULIETTE.

Travailler près de vous, avec vous !

FRESNOY.

Juliette !

MADAME FRESNOY.

Oh ! mon Dieu !

NAIGELIN.

Mais ne sais-tu donc pas que j'ai disposé en ta faveur....

JULIETTE.

De toute votre fortune, mon bon parrain ; si fait, je le sais... mais cette fortune vous suffira à peine pour tous trois...

NAIGELIN.

Ne t'inquiète donc pas de moi, j'ai besoin de si peu ! et puis je suis vieux, je n'en ai pas pour longtemps.

FRESNOY.

Naigelin!...

MADAME FRESNOY.

Ah! c'est trop d'épreuves! ma pauvre enfant! te voir souffrir! te voir malheureuse!

JULIETTE.

Mais je suis heureuse, ma mère, mais je ne souffre pas. Le travail n'a rien d'effrayant pour moi. J'ai toujours vu travailler tous ceux qui m'entouraient, je ferai comme eux. D'ailleurs, pourquoi souffrirais-je? Aurais-je donc quelque chose à désirer puisque je serai toujours près de vous? Vous craignez peut-être que je ne regrette les p'aisirs de notre opulence passée. Oh! nous serons heureux, vous verrez, et nous devons l'être, puisque nous ne nous quitterons pas. N'êtes-vous pas tout ce que j'aime sur la terre?

MADAME FRESNOY.

Chère enfant!... dis-tu vrai?

JULIETTE.

Sans doute.

FRESNOY.

Tu pourras oublier?...

JULIETTE.

J'oublierai tout si je vous vois sourire.

NAIGELIN, à Juliette.

Viens que je t'embrasse! tu es un ange.

PAUL, à part.

Et je ne puis rien!

JULIETTE, à son père.

Promettez-moi seulement d'avoir la résignation.

FRESNOY.

Je serai digne de toi, je te le jure!

PAUL, à part.

Et dire qu'il est mon frère! (Il sort.)

NAIGELIN.

Et maintenant la ruine peut venir, je défie le malheur d'entrer ici avec elle. (A Fresnoy.) Puisque tout est dit, puisque tu n'as plus rien à espérer, il faut que nous établis-

sions ensemble le bilan de la situation. Viens dans ton cabinet, et du courage ; Dieu n'abandonne pas les braves gens. *(Il l'emène.)*

SCÈNE IX

JULIETTE, MADAME FRESNOY, puis JOSÉPHINE.

JULIETTE.

Chère mère!.. aie confiance en moi et aie foi en l'avenir.

JOSÉPHINE, *entrant vivement.*

Ah! ma bonne amie, que viens-je d'apprendre? Quel bonheur!

MADAME FRESNOY.

Qu'est-ce donc?

JOSÉPHINE.

Ce cher monsieur Léon est revenu ici!

MADAME FRESNOY.

Tais-toi, ne parle jamais de lui!

JOSÉPHINE.

Bah!... moi qui croyais... qui espérais...

JULIETTE.

N us n'avons plus rien à espérer que de nous-mêmes, madame Raymond.

MADAME FRESNOY.

Heureusement qu'il nous reste encore des amis dévoués.

JOSÉPHINE.

Tu n'en doutes pas... mais cependant on m'avait assuré et... j'avais cru entendre... J'ai rencontré M. Léon à son arrivée ici...

MADAME FRESNOY.

Quoi?

JOSÉPHINE.

Enfin, il proposait un bon de cent mille francs à monsieur Naigelin.

MADAME FRESNOY.

Monsieur Naigelin a refusé!

JOSÉPHINE.

Il a refusé! Ah ça, il veut donc votre malheur, cet homme-là?

JULIETTE.

Monsieur Naigelin a bien fait.

JOSÉPHINE.

Il a eu tort!

MADAME FRESNOY.

Mon mari lui avait dit...

JOSÉPHINE.

Eh bien! ton mari a eu tort aussi.

JULIETTE.

Madame!

MADAME FRESNOY.

Joséphine!

JOSÉPHINE.

Oh! si vous vous fâchez, je me tais; au reste, ce que je disais ne me regarde pas, c'était pour votre bien, dans votre intérêt; mais du moment que mes paroles vous offensent...

MADAME FRESNOY.

Mais tu ne comprends pas...

JOSÉPHINE.

Oui! je comprends parfaitement, au contraire. Depuis longtemps je l'ai bien remarqué, tu n'es plus la même avec moi, ton mari non plus...

MADAME FRESNOY.

Tu es injuste.

JOSÉPHINE.

Oh! quand on n'a pas de fortune on a tous les défauts! Tu me le fais assez souvent sentir!

MADAME FRESNOY.

Joséphine!

JOSÉPHINE.

Je savais bien que je finirais par vous être à charge!

MADAME FRESNOY.

Encore une fois!...

JOSÉPHINE.

Eh bien ! mais il ne fallait pas m'attirer chez toi, je ne suis pas venue m'installer ici de force, moi !

MADAME FRESNOY.

Mais qu'as-tu donc ?

JULIETTE.

Vous prenez bien mal votre temps, madame, pour chercher querelle à ma mère.

JOSÉPHINE.

Voilà que je cherche querelle, à présent, c'est à-dire que j'ai un caractère insupportable ! Ah ! c'est bien ! c'est très-bien ! Cela m'apprendra à m'être sacrifiée !

MADAME FRESNOY, *avec impatience.*

Sacrifiée, toi !

JOSÉPHINE.

Eh ! sans doute. Dieu sait combien j'ai refusé de positions avantageuses pour ne pas te quitter. Et voilà comment on m'en récompense ! C'est à dégouter de faire quelque chose pour les autres.

JULIETTE.

Eh ! madame, qui vous a demandé des sacrifices et qui vous en demande encore ?

MADAME FRESNOY.

Juliette !

JOSÉPHINE.

Non ! non ! laissez donc parler votre fille ! Elle exprime parfaitement vos sentiments à mon égard, j'en suis convaincue !

MADAME FRESNOY.

Tu es de mauvaise humeur, je te laisse, car je suis trop souffrante moi-même pour continuer cette discussion...

JULIETTE.

Viens, chère mère. *(Elles sortent.)*

JOSÉPHINE.

C'est-à-dire que vous me cédez la place ! Autant me renvoyer tout de suite ! Ah ! on me chasse ! c'est bien, je m'en vais. *(Elle sort.)*

SCÈNE X

FRESNOY, AUGUSTE, puis VALORY.

FRESNOY.

Monsieur Valory, dites-vous? priez-le d'entrer ici, je l'attends. (*Auguste sort.*) Valory!... oh! il ne peut avoir oublié les services que je lui ai rendus... (*Entre Valory. Il est aussi richement habillé qu'il était pauvrement vêtu à l'acte précédent. — A Valory.*) Vous avez reçu ma lettre?

VALORY, avec beaucoup d'aplomb et d'un ton protecteur.

Naturellement, puisque me voici! Ah ça, mon pauvre père Fresnoy, les affaires ne vont donc pas?

FRESNOY.

Je voulais vous parler, parce que...

VALORY, l'interrompant.

Oui... oui... je sais, vous êtes dans l'embarras, vous avez essuyé de grandes pertes, vous êtes ruiné ou à peu près, et vous avez besoin de moi...

FRESNOY, humilié.

Mais, je...

VALORY.

Allons! ne désespérez pas, que diable!... Moi aussi, j'ai été ruiné, deux fois même, et cependant me voici de nouveau sur la brèche et pas trop mal placé... Je suis votre ami; je n'oublie pas que vous m'avez rendu service. Touchez là! papa Fresnoy, nous vous tirerons du mauvais pas!

FRESNOY, joyeux.

Ah!

VALORY, haussant les épaules.

Parbleu! Voyons, en deux mots. Le passif dépasse l'actif, hein?

FRESNOY.

Oui.

VALORY.

De beaucoup?

FRESNOY.

De quatre-vingt mille francs.

VALORY.

Et vous avez des échéances ?

FRESNOY.

Écrasantes !

VALORY.

Et pour faire face à cela ?

FRESNOY.

De mauvaises valeurs.

VALORY.

Qu'espérez-vous, alors ?

FRESNOY.

Si je puis payer ce mois-ci et le mois prochain, grâce à l'obligeance d'un ami, j'espère que mon travail, mon activité auront le temps de réparer le désastre.

VALORY.

Oui, c'est-à-dire que vous êtes enfoncé jusque-là ?

FRESNOY.

Valory !

VALORY.

Bah ! appelons les choses par leur nom. D'ailleurs, je vous tends la perche !

FRESNOY.

Vous !

VALORY.

Certainement, sans cela je ne me serais pas dérangé. Mon cher Fresnoy, vous m'avez obligé, je ne l'oublie pas, bien que je vous aie rendu votre argent, capital et intérêt, et que, par conséquent, je ne vous doive rien. Mais, je vous aime parce que vous êtes un brave homme ; je veux non-seulement vous aider, mais je prétends vous faire faire une fortune rapide. J'ai mon plan, vous allez comprendre. Je sais que votre plus fort créancier est la maison Martin Durand et compagnie ; vous lui devez soixante mille francs.

FRESNOY.

C'est vrai !

VALORY.

Cette maison est la rivale de la mienne ; nous nous faisons une concurrence acharnée. Il faut que l'une des deux mange l'autre, et la mienne a meilleur appétit. Or, cette maison à bas, je double le chiffre de mes affaires, vous comprenez ?

FRESNOY.

Parfaitement, mais...

VALORY, *l'interrompant.*

Eh bien ! les deux tiers des valeurs souscrites par vous à l'ordre de Martin Durand et compagnie sont entre mes mains. Je les ai fait rentrer en prévision de ce qui arrive.

FRESNOY.

Pourquoi ?

VALORY.

Pour tuer Martin Durand et compagnie, parbleu ! Vous allez vous déclarer en faillite...

FRESNOY.

Moi !

VALORY.

Attendez donc ; vous allez vous déclarer en faillite dès demain, donc vos effets seront remboursables immédiatement chez l'endosseur, la loi est précise. Les Martin Durand ont une très-forte échéance cette fin d'année ; nous sommes le 29 décembre, ils ne s'attendent pas à la tuile, je tombe sur eux avec mes remboursements. Surpris, ils ne peuvent payer, je presse, j'active, je poursuis, je leur mets le feu sous le ventre, les bruits circulent, le crédit leur est coupé net, et leur maison est rasée en quinze jours...

FRESNOY, *étourdi.*

Comment !

VALORY.

Quant à vous, vous n'avez pas un sou, c'est la meilleure situation pour un failli. Quand un homme peut donner

quelque chose, ses créanciers veulent tout. Quand il n'a rien à offrir, ils se contentent de la moindre chose. Moyennant dix pour cent, je me charge de faire rentrer toutes vos créances, et vous vous trouverez libéré. Alors vous êtes en règle, vous pouvez vous associer avec moi, je vous donne une part dans les affaires, et vous m'apportez votre clientèle, qui, jointe à celle des Martin Durand que j'enlève, fait de ma maison la meilleure de Paris. Comprenez-vous? est-ce assez joli cela, hein?

FRESNOY, *abasourdi*.

Ainsi, je me mettrai en faillite?

VALORY.

Dès demain, il le faut. Si je n'avais pas besoin de cela, vous comprenez que j'aurais gardé l'affaire pour moi seul.

FRESNOY.

Et je ferai perdre quatre-vingt-dix pour cent à ceux qui ont eu confiance en moi?

VALORY.

Naturellement, puisque vous les gagnerez.

FRESNOY.

Ainsi, je causerai sciemment la ruine d'honnêtes gens, car les Martin Durand sont des hommes loyaux et probes?

VALORY.

Oh! ne pensez qu'à une chose : vous ferez votre fortune, le reste ne vous regarde pas. Que diable! mon cher, on est négociant, on n'est pas philanthrope dans les affaires; si on se préoccupait de ce que deviennent Pierre, Paul, Jean ou Jacques, on n'en finirait plus et on n'arriverait à rien, voyons? Je suis pressé moi, cela vous va-t-il?

FRESNOY.

Mais c'est une infamie que vous me proposez là.

VALORY.

Oh! les grands mots, bonsoir!...

FRESNOY.

Adieu!...

VALORY, revenant.

Voyons, c'est de l'enfantillage ? En n'acceptant pas mon offre, qui vous sauve...

FRESNOY.

Qui me déshonore !...

VALORY.

Eh non ! puisque vous aurez vos titres comme si vous aviez payé intégralement ! d'ailleurs, vous ne ferez que retarder la chute, vous ne pourrez pas payer le trente et un.

FRESNOY.

Si, je payerai !...

VALORY.

Avec quoi ?

FRESNOY.

Avec les fonds que me fera un banquier.

VALORY.

On ne vous fera rien du tout ; vous êtes ruiné, c'est connu, donc votre signature ne vaut plus rien.

FRESNOY.

Mais je suis un honnête homme, monsieur !

VALORY.

Qu'est-ce que ça fait en banque, cela ? mieux vaut un fripon qui paye qu'un honnête homme qui ne paye pas.

FRESNOY.

Monsieur Valory !

VALORY.

Monsieur Fresnoy !

FRESNOY.

Un négociant comme moi succombe sous la mauvaise fortune, il meurt à la peine, mais il ne transige pas avec les lois de l'honneur commercial.

VALORY.

A votre aise ; au reste, vous avez jusqu'à demain pour réfléchir. Je reviendrai.

FRESNOY.

C'est inutile.

VALORY.

Je ne le crois pas. Au revoir!

FRESNOY, appuyant.

Adieu!

VALORY.

Il me rappellerà!... (*Il sort.*)(*Fresnoy tombe accablé dans un fauteuil.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, JULIETTE.

PAUL.

Ah! Juliette, je vous croyais auprès de monsieur Fresnoy!

JULIETTE.

Je rentre, mon ami.

PAUL.

D'où venez-vous donc?

JULIETTE.

De commencer ma vie nouvelle. Je suis sortie ce matin pour aller chercher du travail, et Dieu a béni mes efforts, j'en ai trouvé.

PAUL, *stupéfait.*

Du travail?

JULIETTE.

Sans doute. C'est aujourd'hui le trente et un, le jour fatal, et j'ai voulu pouvoir apporter à mon père une bonne nouvelle pour atténuer la douleur qui l'attend : cela, je l'espère, lui donnera du courage... J'ai écrit hier soir à d'anciennes compagnes, qui veulent bien se souvenir de moi ; ce matin je les ai vues, elles m'ont prêté leur appui, et, grâce à elles, j'ai la promesse assurée d'avoir bientôt trois élèves...

PAUL.

Vous allez donner des leçons, vous?

JULIETTE.

Il le faut bien.

PAUL.

Vous allez vous faire institutrice ?

JULIETTE.

C'est fait.

PAUL.

Travailler, vous ! vous, Juliette, l'enfant de la maison, tandis que moi je ne ferai rien. Allons donc ! ce n'est pas possible, cela !

JULIETTE.

Hélas ! mon pauvre Paul ! que pourriez-vous faire ?

PAUL.

Je puis tout faire, morbleu ! je puis d'abord vous donner mes appointements...

JULIETTE.

A peine sont-ils suffisants pour vous-même.

PAUL.

Le fait est que deux cents francs par mois ne suffiraient pas. Voyons, Juliette !... je crois que je perds la tête, moi ! Quelle est donc la somme qu'il faudrait pour éviter ce désastre ?

JULIETTE.

Il faudrait, aujourd'hui-même, trente-cinq mille francs !

PAUL.

Trente-cinq mille francs ?

JULIETTE.

Vous voyez bien, mon pauvre Paul, qu'il faut se résigner...

PAUL.

I. faut sauver monsieur Fresnoy !

JULIETTE.

Mais comment ?

PAUL.

En trouvant cette somme, parbleu !

JULIETTE.

Et qui la trouvera ?

PAUL.

Moi!

JULIETTE.

Vous! A qui emprunterez-vous, mon Dieu!

PAUL.

A ceux qui prêtent!

JULIETTE.

Avez-vous des actions à offrir en garantie à un banquier, des maisons à donner en hypothèques à un notaire, un patrimoine à livrer à l'avidité d'un usurier?

PAUL.

Non, mais je suis lieutenant de vaisseau, et je n'ai pas volé mon grade; j'ai sur la poitrine trois blessures et la croix gagnée sur le champ de bataille...

JULIETTE.

On ne vous prêtera rien là-dessus, mon pauvre Paul!

PAUL.

Quoi! si j'étais un fripon et que je possédasse une maison en pierres de taille ou des valeurs industrielles, on me prêterait dessus ce que je voudrais, et sur mon honneur à moi, à moi qui ai prodigué mon sang pour le pays, je ne trouverai pas la misérable somme nécessaire à sauver mon père!

JULIETTE.

De grâce! calmez-vous!

PAUL.

Que je me calme! mais vous ne savez donc pas ce que votre mère vient de me dire?

JULIETTE.

Qu'est-ce donc, mon Dieu?

PAUL.

Elle craint que votre père ne supporte pas le malheur... elle craint qu'il ne se tue!

JULIETTE.

Mon père!

PAUL.

Vous voyez bien qu'il faut trouver un moyen de le sauver!

JULIETTE.

Mon Dieu! mon Dieu!

PAUL.

Ne pouvons-nous donc rien faire?

JULIETTE.

Trouver la somme suffisante pour empêcher le désastre, est impossible.... Oh! si du moins mon père entrevoyait l'espoir de se réhabiliter un jour, cela lui donnerait du courage, il serait sauvé!

PAUL.

Et que faut-il pour cela?

JULIETTE.

De l'argent! toujours de l'argent! et je n'en ai pas!

PAUL.

Mais pourtant monsieur Naigelin disait hier qu'il vous donnait tout ce qu'il possédait!

JULIETTE.

Puis-je donc dépouiller mon parrain?

PAUL.

Eh bien! que M. Naigelin place la moitié de sa fortune en viager, ses revenus seront les mêmes, et avec le reste vous pourrez...

JULIETTE.

Monsieur Naigelin et moi avons déjà songé à ce moyen..

PAUL.

Alors, il y consent...

JULIETTE.

Oui, mais mon père n'y consentira jamais, lui; et je suis mineure, Paul, et je ne puis rien faire sans son autorisation.

PAUL.

Mais si vous étiez mariée, votre mari pourrait disposer de

vos biens, lui, et il pourrait faire luire aux yeux de monsieur Fresnoy cette réhabilitation dont vous parlez...

JULIETTE.

J'apporterais en dot la pauvreté, et je demanderais en retour le travail et l'abnégation ! Qui donc voudrait de moi ?

PAUL.

Enfin, si vous trouviez ce mari, que feriez-vous ? Si un homme actif, intelligent, vous disait : « Juliette, je me voue à l'honneur de votre famille, je travaillerai sans repos et sans relâche, je me priverai de tout pour rendre le bonheur à celui qui l'a injustement perdu, » que répondriez-vous ?

JULIETTE.

Je ne pourrais pas répondre.

PAUL.

Pourquoi ?

JULIETTE.

Parce que je suis bien malheureuse, mon ami, parce que je m'efforce de mentir devant mon père pour ne pas l'affliger encore, parce qu'enfin mon cœur ne m'appartient plus... J'aime toujours Léon.

PAUL, *après un mouvement.*

Ah !

JULIETTE.

Vous voyez bien que je ne pourrais répondre.

PAUL, *après un silence.*

Mais si cet homme dont je vous parlais n'ignorait pas ce qui se passe en vous, s'il vous savait malheureuse, s'il savait votre cœur éloigné de lui pour jamais, et qu'il vous dit encore, cependant : « Juliette, soyez ma femme, sacrifiez-vous au bonheur de votre père ! Espérez que l'oubli viendra, et si l'oubli ne vient pas, donnez-moi un amour de sœur à défaut d'un amour d'épouse... »

JULIETTE.

Oh ! si je rencontrais un tel homme, mon ami, comme cet homme serait un grand cœur et une âme sublime et généreuse, je ne voudrais pas être cause de son malheur en liant sa destinée à la mienne.

PAUL.

Mais si, loin de faire son malheur, vous le mettiez à même, au contraire, d'accomplir son vœu le plus cher, celui de se consacrer au bonheur de votre père, à son repos, à sa joie, à votre avenir enfin ; si cet homme devait tout à monsieur Fresnoy, s'il voulait payer sa dette... s'il vous jurait d'être pour vous et les vôtres le dévouement et l'abnégation incarnés, si vous le connaissiez assez pour avoir foi en sa parole ?

JULIETTE, *très-émue.*

Tout cela est un rêve !

PAUL, *très-ému.*

Il dépend de vous d'en faire une réalité.

JULIETTE.

Paul !

PAUL.

Donnez-moi votre main, Juliette, devenez ma femme, et nous sauverons notre père ?

JULIETTE, *hésitant.*

Mon ami...

PAUL.

Dites, voulez-vous ?

JULIETTE.

Mon Dieu !

PAUL.

Je sais que vous ne m'aimez que comme un frère, mais vous avez dit que vous étiez prête à vous sacrifier pour votre père ; faites ce sacrifice, Juliette, et, je vous le jure, vous ne vous en repentirez pas !

JULIETTE.

Paul ! songez-vous bien à ce que vous me proposez ? Cette union c'est la ruine de vos espérances !

PAUL.

C'est la satisfaction du devoir.

JULIETTE.

C'est votre avenir brisé !

PAUL.

C'est l'avenir de mon bienfaiteur réédifié par mes mains.

JULIETTE.

Mais, enfin, vous ne m'aimez pas ?

PAUL.

Je suis sûr que je vous aimerai !

JULIETTE.

Paul !...

PAUL.

Juliette !...

JULIETTE, *très-émue.*

Ainsi, vous renoncerez pour nous à cette belle carrière que vous aimez tant ?

PAUL.

Dites un mot, et j'écris ma démission. Dame ! tout cela ne sera pas pour vous les joies de l'amour, je le sais bien, mais ce sera la tranquillité de la conscience, la certitude d'avoir accompli son devoir ; et peut-être qu'en voyant le bonheur autour de vous, vous finirez par m'aimer assez pour ne pas trop souffrir.

JULIETTE.

Paul !

PAUL.

Et puis, d'abord, nous ne songerons qu'à votre père ; mais, plus tard, je recommencerai pour vous ce que j'aurai fait pour lui... je travaillerai pour vous faire riche. Et quand je vous verrai sourire, quand votre main serrera la mienne, je serai content... Un mot d'amitié... un geste de remerciement, c'est tout ce que je vous demande ?

JULIETTE.

Ah ! vous êtes le meilleur des hommes !

PAUL.

Alors, que faut-il faire ?

JULIETTE.

Aller trouver monsieur Naigelin et lui communiquer nos intentions... car il faut son assentiment aussi, à lui !

PAUL.

J'y vais !

JULIETTE.

Et moi, je retourne auprès de ma mère.

PAUL.

Juliette!... Votre main... Je vais chez monsieur Naigelio.
(Il sort ainsi que Juliette).

SCÈNE II

JOSEPHINE, LOUISE puis HENRI, JOLIBOIS et
ISIDORE.

JOSEPHINE, *elle porte au bras des saroches pleines.*
Oui ! je m'en vais ! ah !

LOUISE. *de même.*

Et moi aussi ! ah !

JOSEPHINE.

Quoi, ma bonne Louise, vous quittez cette maison ?

LOUISE.

Hélas ! mon excellente madame Raymond, il le faut bien !
monsieur a fait une scène à Auguste parce qu'il était sorti
sans permission. Comme si on ne pouvait pas avoir une
minute de liberté. Mon mari lui a joliment répondu, allez !
Il lui a demandé son compte !

JOSEPHINE.

Il a bien fait !

LOUISE.

Et nous partons.

HENRI.

On n'est pas venu de la banque encore ?

LOUISE.

Non monsieur !

HENRI.

On ne peut tarder cependant à présenter les effets.

JOLIBOIS.

Eh bien, Léon est donc venu ici, hier?...

HENRI.

Oui!

JOSÉPHINE.

Ils ont refusé cent mille francs qu'il leur offrait.

JOLIBOIS.

Ah! c'est mal, car ils auraient dû au moins songer à leur fille, qui va être dans la misère.

LOUISE.

Et à nous qui leur étions si dévoués!

ISIDORE.

Cependant, monsieur Fresnoy ne vous doit rien.

LOUISE.

Comment, il ne vous doit rien?... mais mon mari avait une place, une excellente place même, et c'est monsieur Fresnoy qui la lui a fait quitter pour le prendre à son service, sous prétexte de nous réunir.

JOLIBOIS.

Ah! ça ce n'est pas bien.

LOUISE.

Quand on n'a pas le moyen d'avoir des domestiques, on n'en prend pas! C'est une infamie de mettre de pauvres gens comme nous sur la paille.

JOSÉPHINE.

Pauvre homme! il s'est laissé exploiter par tout le monde!

LOUISE.

Oh! c'est bien vrai, cela!

JOLIBOIS.

Au reste, rien ne ressemble plus à la bêtise que la bonté mal entendue.

ISIDORE.

Mais cette excellente madame Fresnoy?...

JOSEPHINE.

Hélas, je voudrais la plaindre aussi ; mais, je dois le dire, elle est peut-être plus coupable encore que son mari.

JOLIBOIS.

Le fait est qu'elle aurait dû veiller aux intérêts de sa fille.

JOSEPHINE.

Ah ! sa fille, en voilà une que je ne plains pas du tout, par exemple !

LOUISE.

Ni moi non plus.

HENRI.

Une petite orgueilleuse qui a cru qu'elle allait épouser monsieur Léon.

JOSEPHINE.

Et avoir cent mille livres de rente.

LOUISE.

Et écraser le pauvre monde.

HENRI, à *Isidore*.

Et vous auriez des scrupules ?

ISIDORE.

J'ai peur qu'on nous accuse d'ingratitude.

JOSEPHINE.

D'ingratitude ! Qui est-ce qui pourrait dire cela, mon Dieu ?

JOLIBOIS.

Oh ! je ne crains rien, moi ! Si Fresnoy m'a quelquefois obligé jadis, c'est que cela lui faisait plaisir, car si ça lui avait été désagréable il ne l'aurait pas fait, n'est-ce pas ?... Par conséquent, je ne vois pas pourquoi je lui devrais de la reconnaissance ?...

HENRI.

Et moi qui ai travaillé dans cette maison comme un mercenaire, qui ai volontairement enchaîné ma liberté, quand j'ai cent fois trouvé l'occasion de faire fortune ailleurs... Il me semble que si quelqu'un a droit à de la reconnaissance, c'est bien moi !

JOSÉPHINE.

Quant à moi, je me considère comme parfaitement libre; car enfin, qu'est-ce qu'ils ont fait pour moi, en définitive?... Ils m'ont donné une petite chambre qui ne leur servait à rien. Ce n'est pas un sacrifice cela..... et je leur ai prodigué mes soins et mon affection. Ah! j'en suis bien payée aujourd'hui! De l'ingratitude! mais c'est nous qui pourrions nous plaindre si nous le voulions!

LOUISE.

Certainement.

HENRI.

Assurément.

JOSÉPHINE.

Positivement.

JOLIBOIS.

Indubitablement.

SCÈNE III

LES MÊMES, NAIGELIN.

NAIGELIN.

Charmant!... Pardonnez-moi, mes bons amis, de troubler votre petite conférence, mais j'étais là, avec Fresnoy, et nous avons entendu bien malgré nous, je vous jure, toutes les expressions de votre profonde sympathie.

ISIDORE.

Mais, monsieur Naigelin...

NAIGELIN, à Isidore.

Vous, monsieur Isidore, votre intention sans doute n'est pas de rester ici? Le compte de vos appointements va vous être soldé à l'instant!

ISIDORE.

Mais, monsieur, je...

NAIGELIN, à Louise.

Vous, ma bonne Louise, vous pouvez chercher immédia-

tement une meilleure place pour vous, votre mari et vos pauvres enfants.

LOUISE.

Monsieur !

NAIGELIN, à *Henri*.

Croyez que mon ami ne se consolera jamais de ne pas avoir connu plus tôt vos admirables sentiments à son égard. (*A Jolibois.*) Vous, mon cher Jolibois, pardonnez à monsieur Fresnoy de vous avoir si longuement humilié en vous prodiguant ses services.

JOLIBOIS.

Permettez... permettez...

NAIGELIN, à *Joséphine*.

Quant à vous, excellente madame Raymond, l'expansion de votre douleur est tellement effrayante, que votre pauvre amie vous saura un gré infini de lui en soustraire le navrant spectacle.

JOSÉPHINE.

Mais, mon Dieu ! Comment avez-vous interprété mes paroles ?...

HENRI.

Vous avez mal compris...

JOLIBOIS.

Laissez-moi vous expliquer.

LOUISE.

Monsieur Naigelin...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LÉON.

TOUS.

Léon !

NAIGELIN, surpris.

Vous, ici monsieur ?

LÉON.

Pardonnez-moi, monsieur, de me présenter de nouveau

dans cette maison, mais j'obéis à ma conscience... et c'est devant tous ceux qui sont ici que je veux vous supplier encore de me laisser sauver monsieur Fresnoy.

NAIGELIN.

Je ne puis rien, moi, monsieur Fresnoy refuse...

LÉON.

Mais refuser mes services, c'est vouloir m'accuser d'ingratitude.

NAIGELIN.

Eh bien ! quand cela serait ?

LÉON.

C'est un reproche que personne n'a le droit de m'adresser... En quoi donc suis-je ingrat ? ai-je jamais nié les services que l'on m'a rendus. Permettez à l'obligé d'autrefois de devenir à son tour le protecteur du présent : laissez-lui acquitter sa dette d'argent et sa dette d'affection.

NAIGELIN.

Mais, vous n'offrez que de payer la première, monsieur !

LÉON.

Nullement... j'aime beaucoup monsieur Fresnoy ; mais, en refusant mon secours, il m'impose, lui, le reproche d'ingratitude et ce reproche peut me nuire !

NAIGELIN.

Oh ! il s'agit de vous ?

LÉON.

Mais oui, monsieur, Je suis mon avocat comme vous êtes celui de monsieur Fresnoy. Écoutez, monsieur Naigelin, je vais me marier, et la ruine de celui qui a été mon second père, aux yeux du monde peut m'être extrêmement préjudiciable... Sa position malheureuse serait une tache pour ma réputation.

NAIGELIN.

Allons donc ! je savais bien que votre démarche devait avoir pour cause l'intérêt personnel.

LÉON.

Cela est très-excusable, et le mal que me ferait monsieur Fresnoy, en refusant, n'aurait aucune compensation pour lui, puisque lui-même souffrirait de ce refus.

NAIGELIN.

Voyons, que voulez-vous encore de Fresnoy? que sa ruine ne cause pas celle de vos espérances? Eh bien, monsieur, soyez satisfait. Vous avez des témoins de votre générosité! vous avez offert le paiement de votre dette; vous n'êtes pas en retard en face de l'échéance... vous êtes quitte!

LÉON.

Quoi, ces cent mille francs... vous les refusez sérieusement?

NAIGELIN.

Très-sérieusement.

TOUS.

Ah!...

LÉON.

Alors, ils seront pour les pauvres. (*Il sort.*)

JOSÉPHINE.

Eh bien! je l'aime, celui-là!

LOUISE.

Cent mille francs.

JOLIBOIS, à Naigelin.

Comment... vous refusez?

HENRI.

Monsieur Naigelin...

JOSÉPHINE.

Mais vous les perdez...

NAIGELIN.

Assez! assez! le carnaval de l'hypocrisie est passé; laissez vos masques, ils ne pourraient plus vous servir! Sortez tous de cette maison où vous avez vécu jusqu'ici comme le ver au milieu du fruit qu'il ronge... Sortez, parasites éhontés, qui nourrissiez votre existence de celle des autres... Sortez,

frelons hypocrites, qui voulez vous emparer de la ruche construite par l'abeille travailleuse..... Sortez..... sortez tous !...

LOUISE.

Quelle horreur !

JOSEPHINE.

C'est affreux !

HENRI.

De quel droit, monsieur, donnez-vous des ordres ici ?

JOLIBOIS.

Monsieur Naigelin, si vous n'étiez pas un vieillard...

PAUL, *qui est entré depuis quelques moments, à Jolibois.*

Mais, je suis jeune, moi, monsieur !

NAIGELIN.

Paul !

PAUL, *à Henri.*

Monsieur Naigelin donne des ordres du droit qu'il lui plait de prendre ! (*A Jolibois.*) Et tout ce qu'il dit, je le tiens pour bien dit, donc... si vous vous trouvez offensé de ses ordres ou de ses paroles...

NAIGELIN.

Paul ! je t'en prie !

JOLIBOIS.

Monsieur, je respecte trop la maison où je me trouve pour vous répondre, je me retire ! (*Il sort.*)

HENRI.

Je parlerai à monsieur Fresnoy.

ISIDORE.

Mais je ne veux pas m'en aller, moi !

PAUL.

Au diable !

JOSÉPHINE.

Voilà ce que c'est que de ne jamais penser à soi ! on est toujours puni ! (*Elle sort avec Louise.*)

LOUISE.

Ah ! c'est bien vrai !...

SCÈNE V

NAIGELIN, PAUL, ISIDORE, *au fond dans le magasin*, MADAME FRESNOY.

MADAME FRESNOY.

Ils sont partis !

NAIGELIN.

Oui.

MADAME FRESNOY.

Oh ! c'est affreux ! Ce dernier coup est le plus cruel ! mon pauvre ami !

ISIDORE, *se jetant à genoux devant elle.*

Madame, pardonnez-moi !

MADAME FRESNOY.

Isidore !

ISIDORE.

Je resterai là, jusqu'à ce que vous me pardonniez ?... Je vous en supplie, madame, pardonnez-moi ! Je suis un imbécile... c'est vrai ! je ne le cache pas !... mais je n'ai pas un mauvais cœur ! mais je ne veux pas m'en aller... Je veux rester ici, moi !...

NAIGELIN, *à madame Fresnoy.*

Et Fresnoy ?...

MADAME FRESNOY.

Oh ! je crains son désespoir !... Dans quelques instants il va falloir répondre par un refus de paiement à la présentation de notre signature ; je voulais rester ici pour attendre le garçon de la banque, pour éviter à monsieur Fresnoy de

le recevoir lui-même.... Mais, encore une fois, j'ai peur... j'ai peur que mon mari n'oppose la mort au déshonneur!

ISIDORE, *effrayé.*

La mort! Je ne le quitte plus!... (*Il sort.*)

NAIGELIN.

Il faut lui éviter cette présentation.

PAUL.

Je vais à la caisse.

NAIGELIN.

Reste.

JULIETTE.

Voici mon père.

NAIGELIN.

Nous ne sommes plus de trop maintenant pour l'entourer.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins ISIDORE; JULIETTE, puis FRESNOY.

JULIETTE, à Paul.

Avez-vous écrit votre démission?

PAUL, se mettant à la table et écrivant.

La voici.

FRESNOY, à Naigelin qui va au-devant de lui.

Laisse-moi, je veux être là quand on pré-entendra les effets!

MADAME FRESNOY.

Mon ami!

FRESNOY.

C'est mon devoir!

NAIGELIN.

Tes mains sont brûlantes... tu as la fièvre!

FRESNOY, bas.

Je souffre comme un damné!

NAIGELIN.

Mon ami... du calme! du courage!

FRESNOY, regardant l'heure.

Dix heures et demie... on va venir!

JULIETTE.

Mon père!

NAIGELIN, à Paul, avec humeur.

Qu'écris-tu donc là?... Tu choisis bien ton temps pour faire ta correspondance.

PAÛL.

J'écris au ministre.

NAIGELIN.

Pourquoi faire?

PAUL, se levant.

Pour lui envoyer ma démission, parbleu!

FRESNOY.

Ta démission... et à quel propos?

JULIETTE.

A propos d'une résolution que nous venons de prendre, mon père... résolution que vous approuverez, nous l'espérons.

FRESNOY.

Qu'est-ce donc?

JULIETTE, prenant Paul par la main et le conduisant à Fresnoy.

Mon père, voulez-vous bénir vos enfants?

PAUL, très-ému.

Mon père, vous avez fait beaucoup pour moi... eh bien! faites plus encore... donnez-moi votre fille!... Oh! je la rendrai heureuse... je vous le jure!

NAIGELIN.

C'est bien!... c'est très-bien!...

FRESNOY, très-ému.

Paul!...

MADAME FRESNOY.

Mon Dieu! le bonheur est-il donc encore possible?

NAIGELIN.

Il l'est toujours, quand on a des enfants comme ceux-là.

FRESNOY.

Paul... mon fils!

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN GARÇON DE LA BANQUE.

LE GARÇON, tirant des effets de son portefeuille.

Monsieur Fresnoy?

MADAME FRESNOY, poussant un cri.

Ah!

FRESNOY.

C'est moi, monsieur.

JULIETTE, tremblante.

Mon père!

LE GARÇON.

Trente-cinq mille francs de traites... (Il lui tend les billets.)

FRESNOY, les repoussant et détournant la tête.

Monsieur... depuis vingt-cinq ans que je suis dans les affaires, aujourd'hui, pour la première fois, je suis obligé de répondre : je ne puis payer!...

LE GARÇON, étonné.

Comment?

NAIGELIN, vivement.

Vous n'avez pas de réflexion à faire. Vous présentez des billets, et, sur le refus de paiement, vous les remportez, voilà tout!

LE GARÇON.

Mais je ne peux pas remporter ceux-là!

PAUL, avec colère.

Pourquoi donc ?

LE GARÇON.

Parce qu'ils sont payés !

TOUS.

Payés !

LE GARÇON.

On vient de me payer à présentation à la caisse, et comme le caissier était seul, il m'a prié de vous monter ces effets; les voici... J'ai même à vous remettre encore ce bon de cinquante mille francs payable chez nous, à la banque... le voici... (*Stupéfaction générale. Il salue et sort.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins le garçon de banque, puis ISIDORE.

FRESNOY.

Ces billets payés ! ce bon de cinquante mille francs !

MADAME FRESNOY.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

NAIGELIN.

Mais c'est donc un miracle ?

FRESNOY.

Mon caissier ! mais Henri est parti ! Qui donc est à la caisse ?

ISIDORE, très-timidement.

Monsieur ! je vous en prie, pardonnez-moi, ne me mettez pas à la porte !...

FRESNOY.

Isidore !

ISIDORE.

Vous savez bien que j'ai hérité de mon oncle !... Je venais de toucher...

FRESNOY.

Mais...

ISIDORE.

Monsieur, j'ai failli faire une mauvaise action ce matin, si vous m'empêchez d'en faire une bonne maintenant, ce ne sera pas juste!

FRESNOY.

Mais je ne puis accepter.

ISIDORE.

Ne refusez pas... je me ferais manger mon argent par tout le monde, laissez-moi le placer chez vous.

FRESNOY.

Et j'ai douté de Dieu!...

NAIGELIN.

Eh bien! tu es puni!

FRESNOY, à Isidore.

J'accepte, mais à une condition : c'est que la moitié de cette maison, que vous sauvez, vous appartient; dès aujourd'hui vous devenez mon associé!...

ISIDORE.

Je le veux bien... mais vous me donnerez tout de même des ordres...

JULIETTE.

Bon Isidore!...

PAUL, regardant tour à tour sa démission qu'il tient à la main et Juliette.

Mais alors... puisque personne n'a plus besoin de moi ici... (*Montrant le papier.*) Cette démission... (*Il fait signe de le déchirer.*)

JULIETTE, l'arrêtant.

Envoyez-la bien vite.

PAUL, lui embrassant la main.

Juliette!

NAIGELIN, à Fresnoy.

Quand je disais que Juliette aimait mieux Paul!